

ERIC SENDAT

L'Addition

Recueil de nouvelles

1

L'Addition

Première
Partie

1

« Cher Monsieur,
Les membres du Centre Français de Promotion du Chant Lyrique ont l'immense plaisir de vous inviter à la soirée de l'Amitié qu'ils organisent le samedi 28 février 2013 à 19 heures 30 à la salle Carbonnar à Saint-Dié-des-Vosges. Certains de vos éminents confrères internationalement connus y participeront. Nous comptons sur votre présence ce soir-là. Réponse souhaitée avant le 21 février.
Au plaisir de vous rencontrer ».

Assis sur un rocking-chair sur la terrasse de sa maison secondaire de la Haute-Vienne, François-Xavier de Baritonton lisait et relisait le carton d'invitation qu'il venait de recevoir. Il ôta ses petites lunettes rondes, alla se faire couler un café dans la cuisine, ressortit sur la terrasse, s'alluma une cigarette, respira profondément. C'était le plus beau jour de sa vie. En attendant cette soirée qui allait être à n'en pas douter la consécration de sa carrière. Chanter aux côtés des plus grands. Dont il faisait partie désormais.

- Z'auraient quand mêm' pu chercher un endroit plus prestigieux pour la remise de mon prix, grommela François-Xavier.

Mais bien sûr qu'il allait s'y rendre ! Il allait répondre favorablement au courrier qu'il venait de

recevoir, sans même attendre le 21 février. Il était aux anges. Il se mit à vocaliser, seul, sur la terrasse de sa maison secondaire de la Haute-Vienne.

« Cher Monsieur,

Les membres des Alcooliques Anonymes (AA) ont l'immense plaisir de vous inviter à la soirée de l'Amitié qu'ils organisent le samedi 28 février 2013 à 19 heures 30 à la salle Carbonnar à Saint-Dié-des-Vosges. Nous comptons sur votre présence ce soir-là. Réponse souhaitée avant le 21 février.

Au plaisir de vous rencontrer ».

Nicolas Daniels se resservit un verre de whisky. Que lui voulaient-ils encore les Alcooliques Anonymes ?

Certes, il avait assisté à quelques réunions, avait participé, s'était présenté, avait raconté sa vie, ses boires et ses déboires, mais il en était revenu. Ça ne lui avait rien apporté, il en était toujours au même point. Il picolait du matin au soir.

Il ne savait même pas où se trouvait les Vosges, s'en foutait royalement d'ailleurs, alors Saint-Dié-des-Vosges ne risquait pas de le voir. Et pour être honnête, il ignorait s'il serait encore de ce monde le 28 février.

Il avait souvent pensé à se foutre en l'air, à en finir avec cette vie de merde qui était la sienne. Il n'avait pas le souvenir d'avoir été heureux un jour. Son père, tout aussi alcoolique que lui, l'avait tabassé dès le jour de sa naissance, sa mère ne bronchait pas dans

ces moments-là de peur que la violence paternelle ne se retournât contre elle. Bref, depuis qu'il était sur cette terre, sa vie était un enfer. Donc, c'était décidé, il ne se rendrait pas à Saint-Dié machin chose.

Il termina sa bouteille de Jack Daniels, un cousin éloigné, plaisantait-il souvent avec ses rares amis, et ivre mort, s'allongea sur son canapé.

- Les Alcooliques Anonymes, pfffff, grogna-t-il avant de s'endormir.

« Cher Monsieur,

Les membres de la Fédération des Jardins Botaniques ont l'immense plaisir de vous inviter à la soirée de l'Amitié qu'ils organisent le samedi 28 février 2013 à 19 heures 30 à la salle Carbonnar à Saint-Dié-des-Vosges. Certains de vos éminents confrères internationalement connus y participeront. Nous comptons sur votre présence ce soir-là. Réponse souhaitée avant le 21 février.

Au plaisir de vous rencontrer ».

Louis Longuetige caressa son épagneul breton tout en prenant connaissance du carton d'invitation. Il adorait son boulot, lui, l'amoureux de la nature, le solitaire.

Il n'avait pour ami que son chien, Boule, avec lequel il partageait tout depuis neuf ans maintenant. Avant lui, il y avait eu Miche, un beau lévrier afghan femelle et avant elle, Trique, un beauceron qui malheureusement n'avait accompagné Louis que deux ans, victime de la cruauté humaine. Il l'avait retrouvé un matin empoisonné devant le portillon de son jardin.

Il aimait nommer ses chiens de patronymes qui lui rappelait sa deuxième passion après la nature : le sexe. Car Louis était un véritable obsédé, fasciné par la gente féminine. Il chassait sur internet car il n'avait

pas de vie sociale. Et souvent, la chasse était fructueuse.

Il employait son temps à s'occuper de jardins chez des particuliers, mais parfois également pour des associations ou des collectivités. Comment avait-il été sélectionné pour participer à la fête de l'Amitié de la Fédération des Jardins Botaniques ? Il l'ignorait, mais ça le touchait. Car Louis Longuetige n'avait pas seulement un sexe, il avait aussi un cœur. Il décida donc de répondre favorablement à l'invitation.

« Cher Monsieur,
Les membres de la Fédération Française des commerciaux dans le domaine automobile ont l'immense plaisir de vous inviter à la soirée de l'Amitié qu'ils organisent le samedi 28 février 2013 à 19 heures 30 à la salle Carbonnar à Saint-Dié-des-Vosges. Nous comptons sur votre présence ce soir-là. Réponse souhaitée avant le 21 février.
Au plaisir de vous rencontrer ».

Christophe Culasse était dubitatif. Pourquoi lui ? Il n'avait quasiment pas vendu de voitures le mois dernier et pourtant, on le récompensait.

Il passa deux ou trois coups de fil à ses collègues vendeurs comme lui dans la concession automobile. Aucun d'entre eux n'avait reçu d'invitation à la soirée de l'Amitié. Il devait y avoir une erreur, on avait dû se tromper de personne, ce n'est pas lui qu'ils auraient dû inviter mais plutôt son collègue Gérard qui lui, vendait à tour de bras depuis qu'il avait intégré l'entreprise. Mais qu'à cela ne tienne, s'ils s'étaient plantés de destinataire, tant pis pour eux. Il acceptait l'offrande. Il pourrait manger et boire à l'œil, c'était déjà ça.

Il fit signe à Clotilde, son épouse, qu'il était prêt à passer à table. Il ne lui parlait plus, ne

communiquait avec elle que par gestes. Apparemment, elle les comprenait mieux que les paroles. Il va sans dire qu'il ne l'aimait plus, il restait avec elle par commodité. Et ça avait l'air de satisfaire Clotilde.

Il prit son plus beau papier à lettres dans la commode de la salle à manger et commença à rédiger sa réponse pour la soirée du 28 février.

« Cher Monsieur,

Les membres du Centre National des Projets de Développement Informatique ont l'immense plaisir de vous inviter à la soirée de l'Amitié qu'ils organisent le samedi 28 février 2013 à 19 heures 30 à la salle Carbonnar à Saint-Dié-des-Vosges. Certains de vos éminents confrères internationalement connus y participeront. Nous comptons sur votre présence ce soir-là. Réponse souhaitée avant le 21 février.

Au plaisir de vous rencontrer ».

Philippe Laperche raccrocha. En voyage à Londres, sa fille venait de l'appeler pour l'informer de la lettre qu'il venait de recevoir. Certes, il avait déposé quelques projets, mais il en était peu fier. À vrai dire, il ramait un peu dans son boulot. Mais peut-être n'était-il pas vraiment objectif le concernant ? Peut-être était-il bien meilleur qu'il ne voulait l'imaginer ? La preuve.

Le moral remonté au niveau du haut de ses longues jambes de basketteur, il poussa la porte du pub et commanda une Guinness. Il jeta un rapide coup d'œil à l'intérieur, elle n'était apparemment pas encore arrivée.

Il avait rendez-vous avec une jeune anglaise qui bossait elle aussi dans l'informatique, ils devaient

s'échanger leurs idées afin de soumettre un projet commun. Mais en avait-il encore besoin ? Cette invitation ne lui signifiait-elle pas qu'il concourait maintenant dans la cour des grands ?

Malgré tout, il n'encourait aucun danger à rencontrer Patty, avec un peu de chance, elle allait être jolie et il pourrait occuper les derniers jours de son séjour à Londres à explorer l'Angleterre de l'intérieur.

Juste avant qu'une belle brune vêtue d'un blouson en jean et d'une mini-jupe ne rentrât à son tour dans le pub, Philippe Laperche rappela sa fille en lui disant de répondre favorablement à l'invitation du Centre National des Projets de Développement Informatique.

6

« Cher Monsieur,

Les membres de la Fédération Viticole des Vosges ont l'immense plaisir de vous inviter à la soirée de l'Amitié qu'ils organisent le samedi 28 février 2013 à 19 heures 30 à la salle Carbonnar à Saint-Dié-des-Vosges. Certains de vos éminents confrères internationalement connus y participeront. Nous comptons sur votre présence ce soir-là. Réponse souhaitée avant le 21 février.

Au plaisir de vous rencontrer ».

Après avoir signé et pris connaissance du recommandé que son facteur venait de lui donner, Philippe Grappemolle se servit un verre de son vignoble dont il était si fier.

Vignerons de père en fils, les Grappemolle s'étaient faits un nom dans la région. Et visiblement pas que...

Ah, si son père était encore de ce monde, qu'est ce qu'il serait heureux !

Il appela son épouse Louise pour lui annoncer la grande nouvelle. Il allait participer à la soirée de l'Amitié où tous les plus grands vignobles français et étrangers seraient représentés. Et on avait sélectionné le sien.

Il attrapa un deuxième verre dans l'évier, servit

une rasade de rouge à Louise, ils devaient fêter ça.

Il mettrait son plus beau costume ce soir-là, Louise l'aiderait à le choisir, elle avait du goût, la Louise, elle savait comment s'habiller pour les grandes occasions. Ça allait être SA soirée à Philippe Grappemolle.

« Cher Monsieur,

Les membres de la Congrégation des Mythomanes de France ont l'immense plaisir de vous inviter à la soirée de l'Amitié qu'ils organisent le samedi 28 février 2013 à 19 heures 30 à la salle Carbonnar à Saint-Dié-des-Vosges. Certains de vos éminents confrères internationalement connus y participeront. Nous comptons sur votre présence ce soir-là. Réponse souhaitée avant le 21 février.

Au plaisir de vous rencontrer ».

Assis au centre de son lit encore défait, Aymeric Lebranleur éclata de rire. Qui lui faisait cette farce de mauvais goût ? Lui qui avait cessé de mentir depuis belle lurette était invité par la Congrégation des Mythomanes de France ! Mais avait-il vraiment fait une croix sur le mensonge ? Il mentait tellement qu'il ne sut répondre à cette question.

Il voulut se servir un peu d'eau, mais tous les verres croupissaient dans l'évier. Il trouva un vieux bol dont il se servait parfois de cendrier, se dirigea vers les toilettes, plongea le bol à l'intérieur de la cuvette et le porta à ses lèvres. Il avait besoin de se désaltérer.

Qu'allait-il faire ? S'y rendre ? Décliner l'invitation ? Après tout, ça pouvait être drôle de se

confronter aux meilleurs de sa discipline. Et puis, il n'avait pas de complexe à avoir par rapport à eux. Il y irait, et il allait leur montrer à tous ces menteurs du dimanche de quel bois il se chauffait.

Il appela sa compagne, lui tomba trois salades pour s'assurer qu'il n'avait pas perdu la main et répondit favorablement à l'invitation de la Congrégation des Mythomanes de France.

« Cher Monsieur,
Les membres du Centre International de la Magie Noire ont l'immense plaisir de vous inviter à la soirée de l'Amitié qu'ils organisent le samedi 28 février 2013 à 19 heures 30 à la salle Carbonnar à Saint-Dié-des-Vosges. Certains de vos éminents confrères internationalement connus y participeront. Nous comptons sur votre présence ce soir-là. Réponse souhaitée avant le 21 février.
Au plaisir de vous rencontrer ».

Karim Boujdela se frotta les yeux. Il ne rêvait pas, lui, le petit algérien que tout le monde prenait pour un timbré avec ses croyances bizarres, était invité par le Centre International de la Magie Noire.

Il alluma son smartphone, tapa Saint-Dié-des-Vosges sur Google Maps, 536 kilomètres. Il allait pouvoir s'éclater sur la route avec sa nouvelle BMW série sept flambant neuve. La vitesse, il adorait ça.

Il prit la photo de la lettre qu'il venait de recevoir, l'envoya illico à son ex femme qu'il harcelait de messages depuis leur séparation, pour lui prouver qu'il n'était pas complètement jobard puisque la profession l'invitait. Si elle continuait à douter de ses pouvoirs après ça. Il en profita pour lui faire livrer un bouquet de roses, il savait qu'elle adorait recevoir des

fleurs.

Il se positionna sur son banc de musculation qu'il avait installé au beau milieu du séjour et commença à faire quelques exercices afin de continuer de sculpter son corps d'athlète.

Bien sûr qu'il se rendrait le 28 février dans les Vosges.

Inch'Allah...

« Cher Monsieur,

Les membres de la Confédération des Petits Chanteurs à la Croix de Bois ont l'immense plaisir de vous inviter à la soirée de l'Amitié qu'ils organisent le samedi 28 février 2013 à 19 heures 30 à la salle Carbonnar à Saint-Dié-des-Vosges. Certains de vos éminents confrères internationalement connus y participeront. Nous comptons sur votre présence ce soir-là. Réponse souhaitée avant le 21 février.

Au plaisir de vous rencontrer ».

Après avoir écrasé son joint dans le cendrier qui débordait, Philippe Chanteclair respira profondément. Ce sont ses potes qui allaient halluciner. Eux qui lui disaient souvent qu'il devrait se contenter de grattouiller sa mandoline plutôt que de continuer à s'obstiner à chanter, voilà le résultat. Il avait bien fait de persévérer. Une nouvelle carrière s'ouvrait à lui.

Finies les animations dans des rades pourris avec trois ivrognes au comptoir. Il allait enfin pouvoir faire parler son talent, raconter son univers, faire pleurer dans les chaumières.

À vrai dire, il n'avait jamais vraiment douté de lui, Philippe Chanteclair. Depuis toujours, il avait crû en son talent de compositeur, même quand ses amis se moquaient de lui : « Philippe, arrête, s'il te plaît, tu

chantes comme une casserole ». C'était eux les casseroles. Il la tenait sa revanche.

Il s'alluma un autre joint pour fêter son vrai départ dans la chanson, appela ses amis pour leur raconter ce qu'il venait de lui arriver, lâcha en signe de satisfaction une énorme caisse avant de s'assoupir sur son canapé, les pieds sur la table basse, complètement stone.

« Cher Monsieur,

Les membres de l'Association des Responsables des Régions de France ont l'immense plaisir de vous inviter à la soirée de l'Amitié qu'ils organisent le samedi 28 février 2013 à 19 heures 30 à la salle Carbonnar à Saint-Dié-des-Vosges. Certains de vos éminents confrères y participeront. Nous comptons sur votre présence ce soir-là. Réponse souhaitée avant le 21 février.

Au plaisir de vous rencontrer ».

Cette lettre mit du baume au cœur d'Alexandre Pignolle. Lui qui ne travaillait plus au sein du Conseil Général depuis plusieurs mois mais qui y avait consacré les dernières années de sa vie professionnelle allait enfin avoir la reconnaissance qu'il méritait. Et ce n'était qu'un juste retour des choses.

La région lui devait tout. Ou presque. Il avait encore en mémoire l'état catastrophique dans lequel il avait récupéré le fardeau. Il l'avait rendu merveilleux, scintillant.

Grâce à lui, sa région était devenue l'une des plus belles de France, sinon la plus belle. Et tout ça pour, à la fin de son mandat, se faire gentiment remercier ? Pas très classe. Ils avaient dû se rendre compte de leur erreur et ils voulaient se racheter.

Allait-il se rabaisser à aller chercher un prix, celui du meilleur responsable de région ? Il hésitait. Mais allait-il laisser un autre y aller à sa place ? Ne la méritait-il pas cette récompense plus que tout autre ? Si, c'était une évidence. Il se rendrait dans les Vosges le 28 février.

« Cher Monsieur,

Les membres de la Fédération Française des Garçons de Café ont l'immense plaisir de vous inviter à la soirée de l'Amitié qu'ils organisent le samedi 28 février 2013 à 19 heures 30 à la salle Carbonnar à Saint-Dié-des-Vosges. Certains de vos éminents confrères internationalement connus y participeront. Nous comptons sur votre présence ce soir-là. Réponse souhaitée avant le 21 février.

Au plaisir de vous rencontrer ».

À la lecture de la lettre, Johnny Lebourrin bomba le torse. Depuis tout jeune, il était garçon de café, il adorait son métier qui lui permettait de faire des rencontres. Certes, il était marié, mais peu fidèle.

Cette invitation à passer un week-end dans les Vosges le comblait. Il allait pouvoir faire la fête sans avoir à raconter de bobards à sa tendre et chère. Et puis, les Vosges, il ne connaissait pas. C'était peut-être fun comme région, va savoir, se dit-il.

Il se dirigea vers sa chaîne Hi-fi, posa sur la platine un 33 tours de Mike Brandt, monta le son et se mit à hurler à tue-tête « Laisse moi t'aimer, toute une nuit... ».

Johnny Lebourrin était heureux. Il allait s'éclater à Saint-Dié-des-Vosges. Et comment qu'il

allait répondre favorablement à cette invitation !

Attirée par le vacarme occasionné par Mike Brandt comme une mouche sur un étron, son épouse fit soudain irruption dans le séjour. Johnny prit son regard de cocker, annonça à sa femme qu'il allait devoir s'absenter quelques jours fin février, qu'il en était navré, mais qu'il ne pouvait pas refuser une telle invitation, qu'il l'appellerait bien sûr dès son arrivée dans les Vosges, qu'il l'aimait à la folie. Rassurée, elle se mit à danser avec Johnny sur « Rien qu'une larme dans tes yeux ». Ils étaient beaux les Lebourrin. Et tellement assortis.

« Cher Monsieur,

Les membres de l'Association des fils et filles de Déportés Juifs de France ont l'immense plaisir de vous inviter à la soirée de l'Amitié qu'ils organisent le samedi 28 février 2013 à 19 heures 30 à la salle Carbonnar à Saint-Dié-des-Vosges. Certains de vos éminents confrères internationalement connus y participeront. Nous comptons sur votre présence ce soir-là. Réponse souhaitée avant le 21 février.

Au plaisir de vous rencontrer ».

Le premier sentiment de Frederich Radinovich, après avoir pris connaissance du contenu de l'enveloppe, fut la stupeur. Lui, le fils de déportés. Enfin, pas vraiment le fils de déportés d'ailleurs. Ses parents n'avaient jamais connu les camps de la mort. Ils avaient juste, après la guerre, profité de la confusion pour se faire passer pour des déportés et avaient du même coup touché le jackpot. Ah, l'argent et les Radinovich, une vieille histoire !

De génération en génération, ils l'aimaient tous. C'était leur moteur. Alors, s'il pouvait à nouveau toucher une prime ce soir-là, bien sûr qu'il s'y rendrait à Saint-Dié-des-Vosges. Mais c'était où ce bled paumé ? Il ne connaissait quasiment aucune ville en France, excepté celle dans laquelle il vivait. Et

Oradour sur Glane aussi. Il s'y rendait chaque année pour récupérer la pension incombant à tous les descendants de personnes ayant péri le 10 juin 1944 dans cette bourgade de la Haute-Vienne. Le concernant, c'était sa tante Sarah qui était soi-disant morte ce jour-là. À part qu'il n'avait jamais eu de tante, ses parents étant tous deux enfants uniques.

Mais soudain, il se demanda si c'était une si bonne affaire que ça que d'aller péter dans les Vosges en plein mois de février. Après avoir pris connaissance du nombre de kilomètres le séparant de la commune vosgienne, l'avoir multiplié par 0,19 centimes le kilomètre, avoir ajouté le prix des péages, des deux baguettes de pain, des quatre tranches de jambon, de la boîte de pâté et des deux bananes qu'il allait devoir acheter pour se préparer des repas froids lors de son périple en voiture, il arrivait à la somme de 418,43 euros. Sans compter l'usure de sa voiture...

Il allait devoir se renseigner, avant d'engager des frais astronomiques, au sujet du montant de la prime qui lui serait versée ce soir-là.

On la lui faisait pas à Frederich Radinovich.

« Cher Monsieur,

Les membres de la Fédération Française de Basket (FFB) ont l'immense plaisir de vous inviter à la soirée de l'Amitié qu'ils organisent le samedi 28 février 2013 à 19 heures 30 à la salle Carbonnar à Saint-Dié-des-Vosges. Certains de vos éminents confrères internationalement connus y participeront. Nous comptons sur votre présence ce soir-là. Réponse souhaitée avant le 21 février.

Au plaisir de vous rencontrer ».

Tout en cherchant les clefs de son yacht, Laurent Lapanier repensait à la missive qu'il avait reçue ce matin même. Lui qui avait raccroché, qui n'avait plus foulé un parquet depuis une bonne année se voyait convié à une soirée avec les plus grands basketteurs du monde. C'était fou, non ?

Certes, il n'avait jamais vraiment été professionnel mais il aurait dû l'être. Qu'avait-il à envier à tous ces basketteurs moyens qui jouaient en NBA ? Rien, absolument rien.

Il avait la classe, lui, devant le panier, au rebond, les dunks n'avaient aucun secret pour lui, il avait, toute sa carrière amateur, été incompris par ses entraîneurs successifs. Les organisateurs de cette soirée de l'Amitié avaient dû tomber sur la fameuse

vidéo qu'il avait postée sur Youtube le mois dernier et dans laquelle il avait marqué le seul panier à trois points de sa longue carrière.

C'est vrai qu'il était beau, son panier. Majestueux, même. Il courut dans son garage chercher son ballon de basket, se mit à dribbler quelques adversaires invisibles, visa l'antenne parabolique du voisin en shootant. Le ballon s'éleva dans les airs, tel un faucon crécerelle, et termina sa course sur le capot de la 2 CV de sa copine, à peine à deux mètres de l'antenne visée. Il avait un peu perdu la main, certes, mais il avait encore quatre mois devant lui pour s'entraîner.

Oui, il partirait dans les Vosges le 26 février, deux jours avant la soirée de l'Amitié, manière d'être en forme pour la démonstration. Il ne voulait pas que le voyage l'abrutisse.

« Cher Monsieur,

Les membres du Guide Michelin ont l'immense plaisir de vous inviter à la soirée de l'Amitié qu'ils organisent le samedi 28 février 2013 à 19 heures 30 à la salle Carbonnar à Saint-Dié-des-Vosges. Certains de vos éminents confrères internationalement connus y participeront. Nous comptons sur votre présence ce soir-là. Réponse souhaitée avant le 21 février.

Au plaisir de vous rencontrer ».

Laurent Malassauce referma l'enveloppe contenant l'invitation, éteignit les lumières de son restaurant « Le Carnage » à Megève et sortit dans la rue enneigée.

Dix ans qu'il se battait bec et ongles pour l'obtenir cette putain d'étoile. Si on l'invitait à la soirée de l'Amitié, c'est certainement qu'un des inspecteurs du Guide était passé déjeuner dans son restaurant et avait été subjugué par sa cuisine. C'était sûrement le petit gros à lunettes de la semaine passée qui n'avait cessé tout le repas de prendre des notes sur son carnet. Voilà, c'était lui.

Faut dire qu'il ne l'avait pas loupé celui-là. Il lui avait servi sa spécialité, le « sushi à la saucisse de Francfort » suivi d'une autre de ses recettes favorites la « paella norvégienne », mélange judicieux de riz,

asperges, saumon fumé, glace à la pistache sur son lit de carottes râpées.

Il n'était pas inventif pour rien, Laurent. Ça avait fini par payer. Il allait pouvoir augmenter ses prix, agrandir sa cuisine, acheter du matériel, refaire son enseigne à laquelle il manquait les quatre dernières lettres. Les clients ne dîneraient plus au « Car » désormais, mais au « Carnage ».

Il avait hâte d'y être à cette soirée. Il serait à la table des plus grands chefs étoilés du monde, enfin il pourrait parler de ses recettes sans passer pour un dingue. Mais ne fallait-il pas être un peu fêlé pour être un grand chef ?

« Cher Monsieur,
 Les membres du Comité des Artistes de la Photographie Historique et Artistique des Régions (le CAPHAR) ont l'immense plaisir de vous inviter à la soirée de l'Amitié qu'ils organisent le samedi 28 février 2013 à 19 heures 30 à la salle Carbonnar à Saint-Dié-des-Vosges. Certains de vos éminents confrères internationalement connus y participeront. Nous comptons sur votre présence ce soir-là. Réponse souhaitée avant le 21 février.
 Au plaisir de vous rencontrer ».

Hugo Lezoom rangea son matos photo dans son bureau et décacheta l'enveloppe qu'il venait de découvrir dans sa boîte aux lettres.

Le CAPHAR... Il connaissait le nom de ce groupement d'artistes photographes mais avait toujours répondu négativement aux diverses sollicitations qu'il avait déjà reçues de leur part. Alors, pourquoi dire oui cette fois-ci ?

Et puis, il se démerdait pas trop mal sans le CAPHAR. Certes, il était parfois contraint, pour arrondir ses fins de mois, de réaliser des photos de femmes nues, pas toujours appétissantes. Il avait toujours en mémoire le souvenir d'une commande de photos sexy d'une certaine Gestrude Labaleine, qui

portait bien son nom. Il avait été malade pendant trois semaines, vomissant jours et nuits, dès lors qu'il essayait de faire quelques retouches aux photos de Labaleine. Même son ordi l'avait planté, effrayé par les mensurations de Gestrude.

Non, il voulait se consacrer uniquement à ce pour quoi il était vraiment fait : la photographie historique et artistique. Et puis, ça l'aiderait peut-être à trouver enfin une compagne. Pas qu'il fût laid, Hugo Lezoom, non, il était même plutôt pas mal d'après les dires de ses copines, mais il n'était pas doué pour la drague, le bougre.

Alors, il y irait peut-être à cette soirée dans les Vosges, il allait réfléchir. Et puis si le CAPHAR s'était rapproché de lui, c'est peut-être qu'il en valait la peine.

Marre de photographier des Gestrude Labaleine, pensa-t-il en essayant de visualiser Saint-Dié-des-Vosges sur une carte de France.

« Cher Monsieur,
 Les membres du Comité International des Organisateur de soirées ont l'immense plaisir de vous inviter à la soirée de l'Amitié qu'ils organisent le samedi 28 février 2013 à 19 heures 30 à la salle Carbonnar à Saint-Dié-des-Vosges. Certains de vos éminents confrères internationalement connus y participeront. Nous comptons sur votre présence ce soir-là. Réponse souhaitée avant le 21 février.
 Au plaisir de vous rencontrer ».

Que penser de ce courrier ? se demandait Éric Pudubèque en se brossant les dents. L'invitait-on encore une fois pour qu'il expose ses idées et qu'on les lui piquât ? Il débordait d'idées, plus lumineuses les unes que les autres, il le savait. Alors, pourquoi prendre le risque de se les faire voler ? Mais peut-être allait-il également pouvoir piocher dans celles des autres ? C'était un risque à courir.

Mais il devait s'interdire de parler de sa dernière en date : un festival techno naturaliste en plein air sur la banquise fin janvier. Monumental, du jamais vu, du jamais imaginé. Il allait faire un carton avec ça.

Depuis le temps qu'il cherchait l'idée de soirée qui allait le porter aux nues, il la tenait. Il n'allait pas se la faire piquer comme ça. Alors, oui, il irait à la

soirée, mais plus pour chiper des idées aux autres que l'inverse.

Il se brossa les dents à nouveau : il avait un problème d'haleine fétide depuis la naissance. Il avait consulté des éminents spécialistes du problème, mais rien n'y avait fait. Il avait dû se résoudre à puer de la gueule éternellement. Mais ce n'était pas son souci, aujourd'hui. Il s'en était accommodé avec le temps, et c'était même devenu un atout. On le sentait venir de loin.

Il prit son agenda, nota la soirée de l'Amitié à Saint-Dié-des-Vosges en date du 28 février et mit dans sa bouche qui sentait encore, un bonbon à la menthe.

« Cher Monsieur,

Les membres de l'Amitié Franco-britannique ont l'immense plaisir de vous inviter à la soirée de l'Amitié qu'ils organisent le samedi 28 février 2013 à 19 heures 30 à la salle Carbonnar à Saint-Dié-des-Vosges. Nous comptons sur votre présence ce soir-là. Réponse souhaitée avant le 21 février.

Au plaisir de vous rencontrer ».

Oh, my God ! s'exclama Robert Freeze tout en sirotant son huitième gin tonic. Lui qui militait depuis une quarantaine d'années pour un rapprochement entre la France et l'Angleterre, il était servi.

Il allait pouvoir exposer sa théorie qui lui avait certainement permis d'être convié à cette soirée de gala dans le pays qu'il portait dans son cœur, juste derrière son pays natal : la France. Théorie qui consistait à obliger chaque citoyen britannique à entretenir une relation amoureuse avec une française.

Il avait lui-même mis sa théorie en pratique et forniquait régulièrement une jeune et belle française. Il souhaitait néanmoins que sa théorie s'étende à tout le royaume et que tout sujet anglais se mélangeât à une mangeuse de cuisses de grenouilles.

Il allait certainement être anobli par la Reine : ce ne serait plus Robert, mais Sir Robert. Dorénavant,

il exigerait qu'on l'appelât non plus simplement Robert Freeze, mais Mister Freeze.

Il ouvrit la table de sa commode, y attrapa une boîte carrée, en sortit un cachet bleu et rond, se dirigea vers la chambre à coucher où se reposait la belle et jeune française. Il devait sceller avec elle la nouvelle alliance franco-britannique.

Après l'avoir violemment culbutée, dans un dernier soupir, juste avant de rendre l'âme, il cita l'un de ses compatriotes les plus célèbres : « To be or not to be ? ». Sa partenaire, inculte au possible, lui répondit en hurlant « To be ! », pensant que c'était un des derniers jeux érotiques que Mister Freeze venait d'inventer. Un qui ne se rendrait pas à l'invitation à Saint-Dié-des-Vosges.

Too unfair...

« Cher Monsieur,
 Les membres de la Fédération Française du Culturisme ont l'immense plaisir de vous inviter à la soirée de l'Amitié qu'ils organisent le samedi 28 février 2013 à 19 heures 30 à la salle Carbonnar à Saint-Dié-des-Vosges. Certains de vos éminents confrères internationalement connus y participeront. Nous comptons sur votre présence ce soir-là. Réponse souhaitée avant le 21 février.
 Au plaisir de vous rencontrer ».

Tout en continuant à faire ses mille pompes quotidiennes, Olivier Laplaquette était inquiet. Allait-il être à la hauteur du challenge proposé ?

Depuis quelques jours, il était désespéré, il avait repris 12,4 grammes malgré le régime draconien qu'il s'imposait. Il ne mangeait pourtant quasiment rien de la journée. Comment allait-il faire pour reprendre son poids de forme ? Certes, il avait quatre mois pour perdre ses 12,4 grammes de trop.

Après une rapide division effectuée sur la calculette de son portable, il en arriva à la conclusion qu'il allait devoir perdre 3,1 grammes par mois. Le défi n'était-il pas trop important pour lui ?

Soudain pris de coliques, il courut aux toilettes, se pesa juste après. Hourra, il avait perdu 1,8 gramme.

Seuls lui restait à perdre 10,6 grammes. Confiant en l'avenir, il prit la boîte de laxatifs qu'il prenait soin de ranger dans sa table de chevet, et en avala deux. Il serait fin prêt pour la soirée du 28 février à Saint-Dié-des-Vosges.

« Cher Monsieur,

Les membres de la Paroisse Immaculée de Pont l'Évêque (la PIPE) ont l'immense plaisir de vous inviter à la soirée de l'Amitié qu'ils organisent le samedi 28 février 2013 à 19 heures 30 à la salle Carbonnar à Saint-Dié-des-Vosges. Nous comptons sur votre présence ce soir-là. Réponse souhaitée avant le 21 février.

Au plaisir de vous rencontrer ».

Encore sous le coup de l'émotion, Jacques Léventreur se mit à pleurer de joie. Lui qui avait œuvré toute sa vie pour la paroisse de son quartier était contacté par les membres de la paroisse dont il avait toujours rêvé de s'occuper, la PIPE, la Paroisse Immaculée de Pont-l'Évêque.

Du plus loin qu'il se souvienne, il s'était toujours imaginé régnant sur la PIPE, n'ouvrant la bouche que pour libérer la bonne parole. Son rêve allait être exaucé.

Il voulut en parler à Sylvie Céquilépamore, sa compagne depuis quatre années, mais se ravisa. Elle aussi convoitait la direction de la PIPE. Ne se proclamait-elle pas dès qu'elle avait trois verres dans le nez, Reine de la PIPE ?

Non, il ne devait pas lui en parler. De peur de se

faire chiper la place par Sylvie. Il ne dirait rien à personne, c'était décidé, et irait seul à Saint-Dié-des-Vosges ce week-end là.

Il ouvrit le tiroir de la commode, se saisit de son GOD (Grand Ouvrage Divin) dont il ne se séparait jamais avant d'aller se coucher. Il ferma les yeux et serra son ouvrage contre lui. Qu'il était agréable de prendre son GOD avant de s'endormir ! pensa-t-il avant de commencer à rédiger sa réponse favorable à la soirée de l'Amitié.

« Cher Monsieur,
Les membres de l'Association Mondiale de l'Architecture ont l'immense plaisir de vous inviter à la soirée de l'Amitié qu'ils organisent le samedi 28 février 2013 à 19 heures 30 à la salle Carbonnar à Saint-Dié-des-Vosges. Certains de vos éminents confrères internationalement connus y participeront. Nous comptons sur votre présence ce soir-là. Réponse souhaitée avant le 21 février.
Au plaisir de vous rencontrer ».

Jérôme Bouchdégout demanda à son épouse Isabelle Comuncoeur de se rhabiller, le facteur venait de sonner et il avait la flemme d'aller répondre. Elle enfila son peignoir par-dessus sa guêpière et se dirigea vers la porte d'entrée. Elle ouvrit la porte, laissa langoureusement son peignoir s'ouvrir sur ses formes généreuses, le facteur passa sa langue sur le bout des seins d'Isabelle comme tous les matins où son mari d'architecte était au travail, sauf que là, il n'y était pas. Isabelle l'arrêta, à regret. Elle saisit l'enveloppe, lui glissa un doux « À demain matin » à l'oreille et se retourna, en prenant bien soin de relever le peignoir pour que le facteur puisse admirer ses fesses rebondies.

Lorsqu'elle eut fini de lire la lettre à Jérôme, il

jubilait. Enfin, il allait recevoir une récompense pour tout ce qu'il avait fait depuis le début de sa carrière d'architecte.

Il proposa à Isabelle de l'accompagner à Saint-Dié-des-Vosges mais elle fut dans l'obligation de refuser. Elle devait donner à manger au canari du facteur lorsque celui-ci effectuait sa longue et éprouvante tournée. Et elle ne pouvait non plus laisser sa chatte sans nourriture pendant deux journées entières, elle aimait tellement les animaux, qu'elle lui répondit.

Ayant une confiance absolue en Isabelle, Jérôme décida de répondre favorablement à l'invitation de l'Association Mondiale de l'Architecture. Il y irait seul pendant que son épouse donnerait à becqueter au canari du facteur.

« Cher Monsieur,
 Les membres de l'Organisation Mondiale de l'Optique (l'OMO) ont l'immense plaisir de vous inviter à la soirée de l'Amitié qu'ils organisent le samedi 28 février 2013 à 19 heures 30 à la salle Carbonnar à Saint-Dié-des-Vosges. Certains de vos éminents confrères internationalement connus y participeront. Nous comptons sur votre présence ce soir-là. Réponse souhaitée avant le 21 février.
 Au plaisir de vous rencontrer ».

Tendant vainement de se connecter à son ordi afin de pouvoir de chez lui visionner les caméras qu'il venait d'installer dans les toilettes de son magasin d'optique, Franck Lebigleux relut son courrier posé sur la table.

Quelle était cette Organisation Mondiale de l'Optique dont il n'avait jamais entendu parler ? Et qu'avait-il fait de si original pour être ainsi repéré par l'OMO ?

Il décida de se renseigner sur cette organisation avant de donner sa réponse. Il voulait tout savoir sur l'OMO, se demanda comment introduire l'OMO sans paraître suspect.

Son ordi venait de se connecter, il pouvait apercevoir en grand écran le cul de Sophie, sa petite

vendeuse de vingt ans qu'il venait d'embaucher. Ah, il n'avait pas perdu au change. Mais quel cul !!!

Rien à voir avec celui de Françoise, la vieille vendeuse qui venait de le quitter après vingt-cinq ans de bons et loyaux services au sein de la boutique. Il n'aurait pas installé de caméras dans les chiottes du temps de Françoise. Ça, c'est sûr. Mais alors là, il était soufflé, sur le cul.

Bizarre quand même cette invitation à deux jours seulement de la soirée, se dit-il. Il avait dû y avoir un désistement de dernière minute.

De la bave au coin des lèvres, haletant tel un épagneul sur le point de lever un lièvre et après avoir jeté un dernier regard sur le postérieur de sa jeune vendeuse, il se décida à répondre favorablement à l'OMO.

Il installa le logiciel de vidéo surveillance des toilettes de sa boutique sur son Iphone. Il partirait dès demain matin pour Saint-Dié-des-Vosges.

*Deuxième
Partie*

1

Lorsque Clément Comilrespire arriva sur les coups de dix-neuf heures pour ouvrir la salle Carbonnar de Saint-Dié-des-Vosges, vingt personnes attendaient déjà en silence devant. Seule une personne manquait à l'appel suite à l'invitation lancée à tous ces hommes : Mister Robert Freeze, et pour cause.

Il y avait là un chanteur lyrique, un chanteur pas lyrique, un opticien, un vendeur de voitures, un ex basketteur amateur, un algérien magicien noir, un organisateur de soirées surprenantes, un photographe historique et artistique, un jardinier, un garçon de café fan de Mike Brandt, un culturiste, un architecte, un cul béni, un mythomane, un juif, un informaticien, un ancien directeur de région, un vigneron, un restaurateur et un alcoolique.

Tout le monde était sur son trente et un, tous ces hommes sauf un, qui avait longtemps hésité avant de finalement venir assister à la soirée de l'Amitié : Nicolas Daniels, vêtu comme à son habitude d'un pantalon de survêt troué et d'un vieux pull.

Les vingt hommes pénétrèrent dans la salle principale, cherchant tous du regard une estrade sur laquelle auraient lieu le discours de bienvenue, les remises de prix. Aucune estrade.

La salle communale avait été transformée pour la circonstance en salle de restaurant. Au-dessus de la

porte d'entrée avait été accroché à la hâte un écriteau : « Restaurant l'Addition ». Il y avait en tout et pour tout onze tables de deux personnes, dix d'entre elles étant disposées en cercle et entourant la dernière. Sur chaque table étaient inscrit deux noms. Il y avait donc vingt-deux invités à la soirée de l'Amitié.

Qui étaient donc les deux personnes manquantes ? se demandèrent un à un tous les convives, excepté Nicolas qui, dans l'état où il était, était incapable de compter au delà de six.

Le maître d'hôtel arriva et demanda à chaque homme de s'installer à la place qui lui était dévolue.

À la table numéro un, François-Xavier de Baritonton se retrouva assis en face de Nicolas Daniels. Il n'a pas trop la gueule d'un chanteur lyrique, pensa de suite François-Xavier en regardant la face de Daniels bouffie par l'alcool. Pour un alcool, il est bien conservé, se dit Nicolas. Faudra qu'il me dise ce qu'il boit, va falloir que je m'y mette.

Table numéro deux. Louis Longuetige s'installa à son tour. Tout à coup, une odeur difficilement supportable parvint à ses narines délicates : son partenaire de soirée venait de s'asseoir en face de lui : Éric Pudubèque. Vraiment pas une tronche de jardinier celui-là, et avec sa puanteur, il doit faire crever toutes les plantes, pensa Louis. Quel organisateur de soirées ringard, se dit Éric en regardant Louis. Ce n'est pas à lui que je vais piquer des idées.

Jacques Léventreur trouva son nom inscrit sur la table numéro trois. Karim Boujdela s'installa en face de lui. Jacques se mit à prier, Karim sortit quelques ustensiles de sa sacoche et les installa sur la table. Jacques et Karim ne se calculèrent pas, ils étaient déjà ailleurs.

Laurent Lepanier se retrouva à la table numéro quatre avec Philippe Chanteclair. Je me demande bien à quelle place il doit jouer, lui, avec le corps de

gringalet qu'il a, se dit Laurent en voyant Philippe s'avancer vers la table d'un pas nonchalant. Encore un chanteur de variété pourri, pensa Philippe en voyant le beau grand homme assis en face de lui.

Les noms de Philippe Grappemolle et de Laurent Malassauce étaient inscrits sur la même table, la numéro cinq. Il doit pas beaucoup boire de son pinard celui-là, se dit Philippe en voyant le teint frais de Laurent. Il a dû perdre ses étoiles depuis longtemps, celui-ci, pensa Laurent en regardant Philippe, la peau rosie par le vin de son vignoble dégueulasse qu'il buvait tous les soirs avec Louise, son épouse.

Table numéro six. Aymeric Lebranleur et Olivier Laplaquette. Pas trop la tronche du mytho, le gugus, mais restons sur nos gardes, ce sont souvent les pires, pensa Aymeric. Mais c'est quoi ce corps de merde ? se dit Olivier en voyant la carcasse voûtée et disgracieuse d'Aymeric.

Confortablement installés à la table numéro sept, Alexandre Pignolle et Franck Lebigleux. J'ignorais qu'on pouvait diriger une région avec un air si con et une vue si basse, se dit Alexandre après avoir observé Franck. Qui lui venait d'ouvrir son téléphone pour vérifier qu'il y avait du réseau et qu'il allait pouvoir continuer à mater le cul de sa vendeuse pendant la soirée de l'Amitié.

À la table huit, Philippe Laperche et Johnny

Lebourrin. Les deux hommes s'observaient depuis plusieurs minutes, sans dire un mot. Philippe se disait qu'il n'avait pas dû déposer un projet terrible, le Johnny. Vu sa gueule de dégénéré, Johnny ne représentait pas un danger pour lui. Il l'obtiendrait ce prix, c'est certain. Il n'a pas l'air très dégourdi avec ses grandes paluches, je suis impatient de voir cette asperge porter un plateau rempli de verres, pensait Johnny.

Assis face à face à la table numéro neuf, Jérôme Bouchdégout et Christophe Culasse. Jérôme sortit les plans de son nouveau projet architectural futuriste, les mit au beau milieu de la table pour impressionner Christophe. Ce dernier était ébahi, il ne connaissait pas ce nouveau modèle de bagnole révolutionnaire, sans roue ni volant. Il brûlait d'impatience de poser quelques questions à Jérôme, mais il aurait bien le temps durant la soirée d'en savoir plus sur ce prototype du futur. Ah, décidément, il avait bien fait de venir, Christophe.

Enfin, à la table dix, se faisaient face Frederich Radinovich et Hugo Lezoom. Pas trop une gueule de juif ce type, encore un sale goy resquilleur, pensa Frederich en voyant Hugo. Mais qu'est-ce qu'il a foutu sur le crane le confrère ? Il fait quand même pas si froid que ça dans ce restaurant, se demanda Hugo en reluquant la kippa que portait dignement Frederich.

Tout ce beau monde était maintenant installé, il

ne manquait plus que les invités de la table d'honneur, la numéro onze, celle du milieu. Mais qui avait fait venir tous ces hommes à Saint-Dié-des-Vosges ce samedi 28 février ?

Cet inconnu avait réussi son coup. Tous avaient répondu présent, tous sauf un, décédé au fond d'une française au nom de l'Amitié Franco-britannique.

Il avait tapé dans le mille : l'égo de ces vingt hommes, bafoué depuis des années. Seul Nicolas Daniels n'avait pas été attiré jusqu'ici grâce à ce subterfuge. Lui, d'égo, il n'avait jamais eu. C'était le seul qui ne s'était pas pris pour un autre en recevant l'invitation. Le seul qui était resté lui-même, depuis sa naissance. Même si Nico était là, ce samedi 28 février dans la salle Carbonnar de Saint-Dié-des-Vosges, pour la même raison que les autres.

Aujourd'hui, c'était l'anniversaire de Lucie, la compagne de Germain Lecornu. Il l'appela très tôt, lui demanda de lui réserver sa soirée, il voulait lui faire une petite surprise. Quarante ans, ça se fête, lui lança-t-il avant de raccrocher.

Il faisait un temps maussade, comme chaque année en cette période dans ce coin perdu de l'Est de la France. Il arriva au domicile de sa chérie à dix-neuf heures. Cela faisait neuf ans qu'ils se connaissaient, neuf ans qu'ils s'aimaient. Au début de leur relation, Germain avait à l'encontre de Lucie une confiance aveugle. Puis cette dernière avait commencé à s'absenter une après-midi, puis deux, puis une soirée, puis deux, puis un week-end, puis deux.

Germain avait commencé à avoir des doutes sur la fidélité de sa compagne, avait débuté son enquête et avait fini par découvrir le pot aux roses. Lucie s'était diversifiée, elle tapait dans tous les milieux, des plus hautes sphères aux moins avouables.

Il avait dénombré un peu plus d'une vingtaine d'amants depuis leur rencontre. Certains, particulièrement âgés au moment de leur relation avec Lucie, étaient malheureusement décédés depuis. Dommage, Germain aurait aimé que tout le monde puisse participer à la fête de ce soir. Quand ils arrivèrent sur les coups de vingt heures trente au

restaurant « L'Addition », la salle était plongée dans le noir.

Elle pensa de suite à une surprise de son amoureux. Il avait dû inviter ses amies d'enfance, ses parents, tous les gens qu'elle n'avait plus vus depuis des lustres. Elle allait chialer comme une madeleine toute la soirée car elle était sensible, Lucie.

Le maître d'hôtel les accueillit, muni d'une lampe torche et les accompagna jusqu'à leur table, au centre du restaurant.

Lorsque la salle du restaurant « L'Addition » s'éclaira, le maître d'hôtel leur apporta deux coupes de champagne. Germain sourit à sa chérie, trinqua en la regardant dans les yeux. Elle l'aimait comme au premier jour. Une larme perla le long de la joue de la jolie brune.

Le restaurant était si silencieux que c'en devenait presque angoissant. Levant les yeux vers les tables voisines, Lucie se mit à pâlir. Tous ces hommes autour d'elle avaient le regard braqué sur la table centrale qu'elle occupait en compagnie de Germain. Et elle commençait à les reconnaître, un à un. Laurent, Jérôme, Aymeric, Philippe, Karim, François-Xavier, Hugo, Johnny, ...

Au centre de la table des deux tourtereaux, deux noms : Germain Lecornu et Lucie Fer.

Germain se tourna vers les hommes qui l'entouraient.

- Messieurs, tout d'abord merci à tous de vous être déplacés jusqu'à Saint-Dié-des-Vosges pour la soirée de l'Amitié. J'ignore si vous aviez entendu parler de moi avant ce soir, certains peut-être, mais peu importe. Je suis donc, comme vous devez vous en douter, le compagnon depuis neuf ans de Lucie, votre maîtresse. Lorsque j'ai appris toutes ses infidélités, je n'ai su comment y répondre. J'ai envisagé au départ de

me venger, de vous éliminer un à un, mais je me suis toujours refusé à la violence. J'y préfère le jeu. Voilà pourquoi je vous ai fait venir ici. Je ne souhaite à aucun d'entre vous de se retrouver un jour à ma place et je n'envisage pas non plus de me retrouver un jour à la votre, je sais trop maintenant la souffrance que cela peut engendrer.

Se retournant vers Lucie :

- Ma chérie, pendant les neuf années que nous avons vécues ensemble, je t'ai tout donné, et je crois que tu m'as tout donné aussi. Je n'ai peut-être pas réussi à t'apporter tout ce dont tu avais besoin, si c'est le cas, je te demande pardon. Je crois que je ne cesserai de t'aimer, malgré ce que tu m'as fait. Je ne t'en veux pas, je t'ai déjà pardonnée. Mais tu comprendras aisément que je ne peux continuer ma vie à tes côtés. Je t'aime, Lucie...

5

Germain regarda Lucie qui pleurait, posa sa main sur la sienne, lui sourit et se dirigea vers la sortie du restaurant. Pour une sortie classe, pensa-t-il, c'en est une.

Clément Comilrespire attendait Germain devant l'entrée de la salle Carbonnar, un papier à la main. Il le lui tendit. C'était l'addition de la soirée que Germain s'était fait le devoir de régler. Classe jusqu'au bout, pensa-t-il.

Il sortit un chéquier de son blouson et régla l'addition. Salée...

2

*Coup mortel
à Saint-Dié-
des-Vosges*

Première
Partie

1

- Comment s'appelle-t-il déjà ton juif dans « L'Addition » ? Radinovitch, c'est bien ça ? Tu vas me le payer, petit con.

- C'est bien Frédéric Radinovitch en effet, Sarah.

- Alors, j'ai réfléchi, Germain. Pour ne pas te laisser tout seul face à l'ire de la Licra qui ne tardera pas à se manifester si le film sort en salle, je vais t'accompagner dans cette aventure. Je veux bien que nous écrivions le scénario à deux. Ils n'oseront pas m'attaquer, moi, une des plus grandes, sinon la plus grande représentante en France de la culture israélite, et puis, j'ai mes entrées dans le milieu. Fais-moi confiance. Et puis, ton truc, franchement, ça a de la gueule.

- Merci Sarah, ça me touche. Comme quoi, même les juifs peuvent avoir de l'humour.

- Ta gueule, petit con.

Sarah Cohen raccrocha, se servit un verre de son grand cru préféré, s'alluma une cigarette et prit place dans son fauteuil. Il allait maintenant falloir s'atteler à ce putain de scénario. Elle avait aimé lire la nouvelle de Germain, avait beaucoup ri, y compris pendant le passage sur Radinovitch, mais il allait falloir maintenant retranscrire dans le scénario toutes

les émotions qu'elle avait ressenties en lisant, tout en restant fidèle à l'intention de l'auteur. Mais ça ne lui faisait pas peur à Sarah. Rien ne lui faisait peur d'ailleurs.

Depuis le début de sa longue carrière artistique, elle n'avait jamais reculé devant aucun obstacle. Et au crépuscule de celle-ci, ne se devait-elle pas de prendre un dernier risque ? Elle aimait ça, elle en avait pris toute sa vie. Certes, Germain Lecornu n'était pas un auteur connu ni reconnu, loin s'en faut, sa façon de décrire ses personnages au travers de portraits au vitriol était discutable, mais elle adorait cette façon de procéder, Sarah. Tout le monde en prenait plein la gueule et ça, c'était bon.

Elle se resservit un verre de rouge, s'alluma une nouvelle cigarette, ouvrit son ordinateur et se replongea dans la lecture de « L'Addition ». Il lui fallait trouver un angle pour faire vivre tous ces personnages solitaires.

Germain s'était mis à l'écriture depuis quatre ans maintenant. Et des merdes, il en avait écrites. C'était même devenu sa marque de fabrique : des romans de merde, des nouvelles de merde, des essais de merde, des poèmes de merde. Il s'était même essayé à la chanson de merde, avec succès. On ne pouvait pas lui enlever une certaine constance dans la médiocrité. Sans s'en rendre vraiment compte d'ailleurs, car entouré d'amis fidèles et aimants qui pensaient avoir décelé en lui une certaine forme de génie, il avait même pensé à envoyer à des éditeurs ses premiers écrits. Mais, par lucidité ou procrastination, il n'en avait rien fait jusqu'alors.

Depuis qu'il s'était essayé à l'art, il était allé d'échec en échec. Mais n'était-ce pas au fond le lot de tous les grands ?

Car Germain avait tout raté. Sa vie professionnelle était parsemée de déroutes monumentales, de déceptions gigantesques. Mais là où, dans la musique, la peinture, la sculpture, le cirque, il avait échoué, il allait réussir dans la littérature. Oui, la littérature était faite pour lui. Et il était fait pour elle. Il en était maintenant intimement persuadé. La grande Sarah Cohen ne pouvait se planter, non. Et même si ses premiers écrits n'avaient jusqu'à maintenant pas été reconnus à leur juste

valeur, il n'avait jamais baissé les bras, Lecornu.

Jusqu'à l'écriture de cette nouvelle qui allait bouleverser sa vie, bien au-delà de ce qu'il imaginait...

3

Sarah Cohen elle aussi, avait eu un parcours artistique chaotique et parsemé d'embûches.

Née en Israël de parents fortunés qui avaient très tôt décelé en elle un pouvoir comique, elle avait été découragée dès son plus jeune âge par son entourage lorsqu'elle avait émis la volonté de devenir basketteuse professionnelle. Sa minuscule taille avait été l'argument avancé par ses proches pour l'en dissuader, ses entraîneurs lui parlèrent plus de sa gaucherie ballon en main. Toujours est-il qu'elle laissa tomber cette idée ô combien saugrenue et rentra au conservatoire de Tel Aviv à l'âge de dix-huit ans. Mais sa voix rauque, mélange de coassement de crapaud et de bruit de carburateur encrassé de motoculteur, l'empêcha dans un premier temps de décrocher les premiers rôles dans les pièces dramatiques que le Conservatoire de Tel Aviv présentait en fin d'année.

Qu'à cela ne tienne, se disait la jeune Sarah, je serai comique. Elle eut bien un petit rôle dans la pièce de fin de cycle, mais ce fut un flop monumental. Personne ne rit à ses interventions, elle en sortit dépitée. Dépitée mais loin d'être abattue. Il en fallait plus pour décourager Sarah.

Elle décida de tenter sa chance à Paris, en vain. Personne ne voulait d'elle, c'était une évidence. C'est alors qu'à force de liaisons et de mariages avec des

personnalités triées sur le volet, elle commença à se faire un petit nom dans le milieu de l'art dramatique. Qui, au fil des années, grandit petit à petit.

Jusqu'à l'écriture de ce scénario qui allait bouleverser sa vie, bien au-delà de ce qu'elle imaginait...

Ils se retrouvaient tous les jeudis au domicile de la comédienne. Germain trouvait l'écriture d'un scénario fastidieuse mais Sarah avait l'air d'y prendre du plaisir. Il se demanda même si elle ne croyait pas plus en lui que lui-même. Il est vrai qu'autant écrire cette nouvelle avait, pour diverses raisons, été jubilatoire pour Germain, autant l'écriture du scénario lui paraissait ennuyeux au possible. Intérieur jour, extérieur nuit, tous ces mots lui sortaient par la tête. Mais puisqu'il fallait passer par cet exercice pour que leur film voie enfin le jour, il se pliait sans rechigner à la séance du jeudi. Mais putain que ça avançait lentement !

Lui qui avait écrit la nouvelle en quarante-huit heures avait pensé, à tort, qu'il en serait de même pour l'écriture du scénario. Que nenni ! Voilà plusieurs jeudis qu'il prenait sa vieille caisse pourrie pour effectuer le trajet d'une trentaine de kilomètres qui le séparait du domicile de Sarah Cohen. Mais le jeu en valait sûrement la chandelle, se disait-il souvent pour se motiver.

Et puis si leur film faisait un carton, il pourrait changer de bagnole, d'appartement, de vie quoi ! Depuis le temps qu'il œuvrait dans l'ombre, ce ne serait qu'une récompense méritée. Sarah aussi se disait que tirer la révérence sur un triomphe

cinématographique serait un beau pied-de-nez à ce milieu qui lui avait toujours fermé la porte. Elle qui avait toujours rêvé de jouer la comédie au cinéma et qu'on avait cantonnée à des seconds rôles dramatiques au théâtre, allait écrire le scénario le plus drôle jamais encore écrit pour le cinéma.

C'était leur revanche à ces deux-là, ils n'allaient pas la laisser passer comme ça.

Le grand jour était arrivé. Aujourd'hui avait lieu l'avant-première du film « L'addition ». Il y avait là tout le gratin du cinéma français pour découvrir avant tout un peuple le film qui, disait-on dans les milieux autorisés, allait révolutionner l'histoire du cinéma. Lorsque tous les invités de cette soirée de gala virent arriver Germain et Sarah, ils n'en crurent pas leurs yeux. Comment cette petite femme insignifiante et ce grand échalas désarticulé s'étaient démerdés pour écrire le scénario de ce film ? Et surtout comment avaient-ils réussi à persuader un producteur de miser sur eux ?

« Sûrement pas en couchant », dit Joseph Lambert à son épouse qui pouffa de rire.

Pour Germain Lecornu et Sarah Cohen, c'était le jour le plus important de leur vie. S'ils obtenaient de bonnes critiques sur leur film, ils auraient gagné leur pari. Ils rentrèrent dans la salle de projection en se donnant la main, comme pour se donner du courage...

Dès que les lumières se furent rallumées, ce fut un véritable triomphe. Tous les spectateurs étaient debout, acclamant à tout rompre les deux scénaristes ainsi que la kyrielle de comédiens qui étaient présents sur l'estrade, juste devant l'écran sur lequel venait d'être projeté « L'Addition ». Germain ne put retenir

quelques larmes de bonheur, très vite imité par Sarah.

Seule une personne au fond de la salle ne partageait pas le bonheur ambiant. Elle quitta le cinéma précipitamment, sans même assister au jeu des questions-réponses auquel devaient maintenant se plier Germain Lecornu et Sarah Cohen.

*Deuxième
Partie*

24 août 2012, réunion du bureau de la division « Renseignement » du Mossad, Tel Aviv, présidée par Tamir Pardo.

Tamir Pardo : « Agent Bambois, quelles ont été les réactions des personnes présentes dans la salle au moment de la projection du film « L'Addition » ? »

Agent Bambois : « Hilarantes, Monsieur le Président, les gens étaient pliés en deux sur leur siège.

Tamir Pardo : « Et lors du passage concernant un membre de notre communauté, Monsieur Frédéric Rabi... ».

Agent Bambois : « Radinovich, Monsieur le Président. Pire encore je crois, ma voisine a même uriné sur son siège. »

Tamir Pardo : « J'ai entendu dire que l'on parlait d'une adaptation du film aux États-Unis, qu'en est-il exactement, Agent Bambois ? »

Agent Bambois : « Oui, en effet, Hollywood se livre une guerre sans merci pour obtenir les droits du film. Ça risque d'être le carton mondial de l'année, Monsieur le Président. »

Tamir Pardo : « Il faut l'empêcher à tout prix. Il en va de l'honneur de notre pays. Je ne vois qu'une solution. Même s'il s'agit entre autres d'une de nos compatriotes, je crois qu'elle est allée trop loin. Beaucoup trop loin. »

Ismaël Simon (chef du renseignement militaire israélien) : « Vous voulez dire, Monsieur le Président... ? »

Tamir Pardo : « Je crois hélas qu'il n'y a pas d'autre échappatoire. Si l'on veut sauver la face aux yeux du monde entier, nous devons tout mettre en œuvre pour éviter une version américaine de « L'Addition ». Ce serait une véritable catastrophe pour Israël, du même acabit que la Shoah, peut-être même pire encore. Nous discuterons des modalités de l'opération lors de la prochaine réunion. Madame, Messieurs, Shalom»

2

Mais le Mossad ne fut pas le seul organe à se réunir suite à la diffusion du film « L'Addition ».

La fédération française de Culturisme ordonna la fermeture immédiate des salles de musculation dans la France entière suite à la scène concernant Olivier Laplaquette, les radio-crochets furent interdits en soutien à Philippe Chanteclair, les bars et autres débits de boissons fermèrent leurs portes en guise de désapprobation concernant les caricatures de Johnny Lebourrin et de Nicolas Daniels, de même que les concessionnaires automobiles pour Christophe Culasse. Les mairies des villes de plus de cinq mille habitants décidèrent de fermer leurs jardins publics pour soutenir Louis Longuetige, les photographes descendirent dans la rue pour manifester contre l'outrage fait à un des leurs, Hugo Lezoom, toutes les soirées techno furent annulées en hommage à Éric Pudubèque. L'Angleterre, qui avait perdu un des siens en la personne de Robert Freeze, intenta un procès contre Germain Lecornu, les exemplaires invendus du Guide Michelin furent brûlés sur la place publique en soutien à Laurent Malassauce, le championnat de France de basket fit une trêve illimitée pour Laurent Lapanier, aux façades des conseils généraux, les drapeaux furent mis en berne pour le pauvre Alexandre Pignolle. Les vendanges furent même

annulées cet été-là pour défendre Philippe Grappemolle. Les Frères Musulmans se réunirent en conseil extraordinaire et émirent une fatwa sur Lecornu et Cohen pour blasphème concernant le passage sur Karim Boujdela. Au Vatican, le pape réunit ses cardinaux les plus proches afin de réfléchir à quelles suites donner à l'affaire suite à la diffusion du passage sur Jacques Léventreur, fidèle parmi les fidèles. Même François-Xavier de Baritonton fut contraint d'annuler sa tournée estivale, son producteur craignant qu'il ne devienne la risée du public.

Suite à la sortie du film « L'Addition », la France se retrouvait paralysée, comme jamais elle ne l'avait été auparavant...

3

Cela faisait maintenant trois mois que Lucie et Germain ne se quittaient plus. Il avait fait sa connaissance dans une librairie du dixième arrondissement de Paris, lors d'une séance de dédicace de sa nouvelle « L'Addition » qui, suite à la sortie du film, se vendait comme des petits pains.

- J'adore vraiment ce que vous écrivez, Monsieur Lecornu.

- Merci, vous m'en voyez flatté, Mademoiselle. C'est pour vous ?

- Quoi donc ?

- Ben, la dédicace, je vous la fais à vous ?

- Oui, bien sûr, Où avais-je la tête ? Mon prénom est Lucie.

- Très joli prénom, Lucie. Ma chatte s'appelle ainsi.

- Merci, Germain.

Il leva les yeux qui jusqu'alors étaient restés rivés sur son bouquin et découvrit une créature sublime, vêtue d'une robe léopard extrêmement sexy, au sourire exquis. Il restèrent ainsi plusieurs secondes, immobiles, incapables l'un comme l'autre de prononcer un seul mot.

Germain retrouva Lucie quelques minutes plus tard, autour d'une coupe de champagne que la propriétaire de la librairie offrait à toutes les

personnes qui étaient venues assister à la séance de dédicace au sein de sa boutique.

Depuis ce jour-là, ils étaient inséparables. Ils habitaient tous deux dans le luxueux appartement parisien que Germain s'était offert grâce au succès du film et maintenant de sa nouvelle. Il n'avait jamais été aussi heureux de sa vie, Lecornu.

Il côtoyait toujours Sarah qui elle, de son côté, venait de se séparer de son dernier mari. Maintenant qu'elle était riche, célèbre et enfin reconnue dans le métier, inutile de s'encombrer de maris inutiles, disait-elle souvent à ses jeunes amants qui se bousculaient pour passer une nuit avec la nouvelle star du cinéma. Et Sarah et Lucie étaient devenues les deux meilleures amies du monde.

Tout était merveilleux dans la vie des deux amoureux. Et naturellement, un soir, Germain demanda à Lucie si elle voulait bien l'épouser. Pas qu'il fût absolument pour le mariage, mais il voulait officialiser cette histoire qui resterait à jamais comme la plus grande de sa vie.

Lucie accepta sans aucune hésitation. Le mariage fut fixé au samedi 28 février 2013 à Saint-Dié-des-Vosges d'où Lucie était originaire. Ils réservèrent la Salle Carbonnar pour le repas de mariage et commencèrent à envoyer les invitations. Germain choisit naturellement Sarah comme témoin, Lucie appela une amie d'enfance pour lui proposer

d'être sa témoin. Elle accepta.

Tout était fin prêt pour que la fête soit grandiose en ce samedi 28 février 2013 à Saint-Dié-des-Vosges...

Il faisait un temps maussade, comme chaque année en cette période dans ce coin perdu de l'Est de la France. Mais Germain et Lucie irradiaient de bonheur. C'était leur jour.

Malgré le temps, Lucie avait prévu de faire la séance photos du mariage tout en haut de la falaise où elle avait l'habitude d'aller se promener avec son père lorsqu'elle était toute jeune. De là-haut, on avait une vue sur les Vosges à couper le souffle. Et son ami photographe qui devait les rejoindre directement sur place, connaissait bien le coin, il allait leur faire des photos magnifiques. Que de merveilleux souvenirs en perspective !

Alors que les premiers invités commençaient à arriver devant la salle Carbonnar de Saint-Dié-des-Vosges, Lucie attira Germain un peu à l'écart.

- Germain, j'ai eu une idée, dis-moi ce que tu en penses.

- Je t'écoute, ma chérie.

- Afin d'éviter de faire des jaloux, et parce que j'aimerais que nous fassions le maximum de photos avec nos témoins, que penses-tu si nous nous éclipsons tous les quatre, Sarah, Marie-France, toi et moi ? On monte en haut de la falaise rejoindre Luc, mon ami photographe, et on se fait une séance photos privée. Et ensuite, on demande à tous les autres invités

de nous rejoindre. Qu'en dis-tu ?

- J'en dis que, comme d'habitude, mon épouse vient d'avoir une idée de génie. Que ferais-je sans toi, mon amour ?

- Je t'aime, Germain.

Ils prirent place dans la voiture de Marie-France, la témoin de Lucie. Sarah prit place côté passager, Lucie et Germain s'assirent à l'arrière de la voiture.

Après avoir quitté la nationale 41, ils empruntèrent le chemin sinueux pour accéder tout en haut de la falaise. Mais tout à coup, Marie-France stoppa net la voiture, Sarah fut projetée contre le pare-brise. Germain regarda Lucie qui venait de changer de visage. Cette dernière sortit une arme de poing de son sac et fit feu sur Germain, qui s'écroula. Quasiment au même moment, Marie-France abattit Sarah d'un coup de revolver. La voiture redémarra pour finalement s'immobiliser tout en haut de la falaise. Les deux femmes extirpèrent les corps de la voiture et les projetèrent dans le vide. Après s'être assurées que les corps des deux scénaristes s'étaient bien écrasés quelques centaines de mètres plus bas, Lucie se saisit de son téléphone portable et envoya un message.

- Mission accomplie. Rentrons à Tel Aviv par vol AF20008, arrivée demain 18 heures 23. Agent Bambois et Agent Békarté.

3

*L'Inconnu de
Saint-Dié-
des-Vosges*

Première
Partie

1

Germain siffla et Oscar, son fidèle setter, déboula jusqu'à la grille du jardin. Il ouvrit le coffre de son véhicule et Oscar s'y engouffra en remuant la queue.

Germain pénétra une dernière fois dans la demeure familiale, se saisit d'un bout de papier et y griffonna à la hâte quelques mots à l'attention de Lucie. Puis, il ressortit et monta dans sa voiture. Il grimpa jusqu'en haut de la falaise. Il voulait profiter au maximum de sa dernière promenade avec son chien avant leur départ sans être importuné par quelque promeneur.

Vu l'heure et le froid qui régnait sur la région de Saint-Dié-des-Vosges ce soir-là, il n'avait aucun risque de croiser quelqu'un en haut de la falaise. Il repensa alors à sa vie de couple, triste à mourir, à sa femme qu'il n'aimait plus depuis déjà quelques années, à ses enfants qu'il n'avait jamais désirés et dont il avait accepté d'être le géniteur uniquement pour faire plaisir à son épouse, à ses parents qui ne l'avaient jamais considéré autant qu'Antoine, son frère aîné, à Antoine justement, ce frangin pédant qui s'était toujours cru supérieur à lui, à son boulot de co-gérant de la Belle Vis dans lequel il ne s'épanouissait plus depuis longtemps.

Non, lui, Germain, ce dont il rêvait, c'était de

grands espaces, de liberté. Marre d'être enfermé dans une prison dorée avec femme et enfants, obligé de faire bonne figure auprès de ses parents et amis. Il sentait une âme d'artiste poindre au fond de lui. Tout jeune déjà, il désirait se diriger vers des études artistiques mais son père l'en avait vite dissuadé.

- Les Beaux-Arts ? Non, mais tu es devenu fou, Germain ? Tu feras comme ton frère, des études de commerce. Regarde, Antoine, la vie qu'il a. Il est heureux. Aucun souci d'argent, une belle voiture. Les Beaux-Arts, n'importe quoi, Germain !

Et Germain avait suivi les recommandations paternelles, une fois de plus. Mais là, il explosait. Ce devait être un burn-out dont il était victime, le mal à la mode. « Voilà, je suis en plein burn-out et je le vis très bien, » dit-il en libérant Oscar du coffre de la voiture. « Toi, au moins, tu me comprends mais hélas, tu es bien le seul, » lança-t-il à l'adresse de son chien.

Il sortit de sa poche une cigarette. Douze ans qu'il n'avait plus fumé. Douze années à espérer qu'il allait enfin arriver à être heureux, sans jamais y parvenir. Mais à partir de demain, tout allait changer. Il avait tout prévu. Il avait de quoi tenir pas mal de temps avec l'argent liquide qu'il possédait. Certes, cet argent n'était pas vraiment qu'à lui, mais qu'à cela ne tienne, c'était pas cher payé pour toutes ces années de malheur passées au sein de son foyer et de son entreprise.

Demain, il partirait, personne ne saurait ce qu'il serait advenu de lui. Peut-être le croirait-on mort, ou disparu. Peu importe, il allait enfin vivre...

2

« Chère Lucie,

Je suis très affectée par la disparition de Germain. C'est un homme merveilleux avec qui on pouvait toujours discuter. J'ai toujours eu beaucoup d'estime et de considération à son égard.

Époux et père dévoué, je sais à quel point il avait une place importante dans ta vie.

Je souhaite te dire que je pense très fortement à toi ainsi qu'à tes enfants.

Je partage ta tristesse et je suis terriblement touchée par la disparition de cet être formidable.

Sache que je suis à tes côtés pour t'aider à traverser cette épreuve.

Je suis actuellement en voyage à l'étranger et ne pourrai malheureusement pas être présente pour la messe célébrée en son honneur ce vendredi en l'église de Saint-Dié-des-Vosges mais mes pensées seront auprès de vous tous.

Ton amie dévouée.

Lara ».

P-S : Tu peux bien sûr me joindre par mail si tu éprouves le besoin de parler. Voici mon adresse mail : lara.p@gmail.com.

Lucie éclata en sanglots. Avait-elle perdu la

tête ? Elle ne se souvenait d'aucune Lara parmi ses connaissances. Était-ce un piège ? Une des multiples maîtresses de son mari disparu ?

« Chère Lara,

J'ignore qui vous êtes et ce que vous me voulez en cette période difficile. Sachez cependant que Germain n'a pas toujours été cet être formidable que vous décrivez. En tout cas pas avec moi.

Depuis le début de notre relation, j'ai été salie, humiliée par cet homme qui collectionnait les maîtresses. Il m'a heureusement fait deux magnifiques enfants auxquels je tiens comme à la prunelle de mes yeux. En y réfléchissant, je pense que c'est la seule chose positive qu'il ait faite de sa vie.

Je ne pleure pas la disparition de ce monstre, je pleure car mes enfants vont être malheureux s'il ne revient pas. Car, voyez-vous, madame, je ne me suis jamais épanchée sur mon calvaire auprès de mes enfants. Je l'ai enduré seule. Pour subvenir à mon besoin de me sentir aimée et désirée, j'ai même pris quelques amants, mais Germain était tellement obsédé par son désir de séduire qu'il ne s'est aperçu de rien. J'ai espéré durant toutes ces années un changement, un regain d'intérêt de sa part pour ma personne. En vain. Car malgré tout ce qu'il m'a fait subir, je crois que je l'ai toujours aimé et que je l'aime encore.

Je n'ai jamais parlé de tout ça à personne. Peut-

être avais-je peur de le perdre définitivement en me confiant. Maintenant qu'il est parti, aucun risque.

Bonne journée, Madame, et merci de ne jamais plus m'importuner.

Lucie ».

3

« Cher Lucien,

J'ai été très ému d'apprendre la disparition de ton père. Je ne peux imaginer un instant ce que tu dois être en train de traverser.

Je veux que tu saches que tu peux compter sur moi si tu as besoin d'aide dans ce moment si particulier de ta vie.

Mon soutien le plus sincère à toi et à ta famille.

Je suis actuellement en voyage à l'étranger et ne pourrai malheureusement pas être présent pour la messe célébrée en son honneur ce vendredi en l'église de Saint-Dié-des-Vosges mais mes pensées seront auprès de toi.

Éric ».

P-S : Tu peux bien sûr me joindre par mail si tu éprouves le besoin de parler. Voici mon adresse mail : eric.p@gmail.com.

« Cher Éric,

Je tenais tout d'abord à vous remercier pour votre gentille lettre. Se connaît-on personnellement ? Certainement êtes-vous un ami de papa, il a dû me parler de vous mais vous comprendrez aisément vu les circonstances que mon cerveau ne percute pas.

Lucien ».

« Cher Lucien,
Je comprends bien sûr, ce doit être si douloureux de perdre un si bon papa. Je compatis.
Éric ».

« Éric,
Un si bon papa ? Le connaissiez-vous si bien pour le qualifier ainsi ? Un si bon pote, certainement. Mais un si bon papa, je ne peux vous laisser dire ça. Je ne pleure pas mon père, je pleure le mari de ma mère, le père de ma sœur, mais certainement pas mon père. Il a été tout simplement ignoble à mon égard, et je pèse mes mots. Complètement indifférent à mes faits et gestes, le reproche aisé, la critique facile. Je ne souhaite à aucun enfant sur cette terre d'avoir à supporter un père aussi ingrat que le mien. Pardonnez ma haine à son égard, je ne puis la réprimer.

Lucien ».

« Chère Valentine,

C'est avec beaucoup de chagrin que j'ai appris la brutale disparition de ton papa.

Mes pensées se tournent vers ta famille et je tiens à te témoigner mon affection dans cette épreuve.

Que vous puissiez être courageux, ton frère et toi, et ne pas vous sentir coupables.

Sache que tu peux compter sur moi si tu as besoin d'aide pour traverser cette difficile épreuve.

Je suis actuellement en voyage à l'étranger et ne pourrai malheureusement pas être présent pour la messe célébrée en son honneur ce vendredi en l'église de Saint-Dié-des-Vosges mais mes pensées seront auprès de toi.

Je m'associe à ta peine.

Toutes mes condoléances,

Laurent ».

P-S : Tu peux bien sûr me joindre par mail si tu éprouves le besoin de parler. Voici mon adresse mail : laurent.m@gmail.com.

« Nous sentir coupables, Lucien et moi ? Mais coupables de quoi, cher Laurent ? Coupables de n'avoir pas été aimés par ce père absent ? De s'être rapprochés de maman car nous n'avions qu'elle à nos

côtés ? D'avoir ressenti une sorte de soulagement lorsque nous avons appris le départ de cet être odieux ?

Oui, je le dis sans honte, je suis soulagée par la disparition de mon père. Je ne suis peinée que pour maman, elle qui n'a cessé de l'aimer toute sa vie n'attendant rien en retour, me semble-t-il.

Mais peut-être connaissiez-vous bien mieux mon père, peut-être cet être abject s'est-il fait plaindre auprès de vous ? Non, je ne me sens coupable de rien, Lucien non plus. Et où qu'il se trouve actuellement, j'espère de tout mon cœur de fille que mon père soit malheureux comme je l'ai été durant toute son existence.

À bon entendeur.

Valentine ».

P-S : Nous ne croyons pas une seconde, mon frère et moi, à la thèse du suicide...

« Chère Nicole, Cher Pierre,

Nous ne trouvons pas les mots pour vous exprimer notre peine face à ce moment de deuil. Même si l'espoir subsiste encore.

Sachez que nous sommes à vos côtés pour affronter cette terrible épreuve. Nous espérons que vous trouverez la force nécessaire pour y faire face.

La disparition de son propre enfant n'est pas dans l'ordre des choses, vous pouvez compter sur nous pour vous épauler jour après jour.

Toutes nos pensées vont vers vous dans ces moments difficiles.

Nous sommes actuellement en voyage à l'étranger et ne pourrons malheureusement pas être présents pour la messe célébrée en son honneur ce vendredi en l'église de Saint-Dié-des-Vosges mais nos pensées seront auprès de vous.

Jacquie et Michel ».

P-S : Vous pouvez bien sûr nous joindre par mail si vous éprouvez le besoin de parler. Voici notre adresse mail : jacquie.michel@gmail.com.

« Chère Jacquie, Cher Michel,

Merci pour cette petite attention qui nous va droit au cœur. Il est vrai que ne plus avoir de

nouvelles de son enfant est terrible pour des parents. Dieu merci, il nous reste Antoine qui veillera sur nous. Bien mieux que si l'inverse s'était produit...

Mon épouse ignore tout autant que moi qui vous êtes. Peut-être avez-vous connu notre fils lors de ses soirées fines qu'il affectionnait tant, qu'il préférait à sa femme et à ses enfants. Mais peu importe d'où vous le connaissez, Jacquie et Michel, après tout. Sachez juste que nous ne sommes pas malheureux de la disparition de notre fils. Désolé de ne pas être dans la bienséance, dans les convenances, mais il l'a bien mérité.

Lors de mon hospitalisation, je n'ai eu aucune nouvelle de mon fils. Lorsque mon épouse a eu son accident, idem. Jamais une visite, jamais un coup de téléphone, hormis pour passer récupérer une enveloppe lorsque ses affaires n'étaient pas assez florissantes pour assumer son train de vie de pacha. Heureusement que ses enfants ont tout pris de leur mère. Si nous sommes attristés en ce jour, c'est uniquement pour eux.

Bien à vous, Jacquie et Michel.

Nicole et Pierre ».

6

« Cher Antoine,

Je suis très attristé d'avoir appris la disparition de ton frère Germain qui est une personne incroyable à bien des égards.

Toute notre famille te présente notre plus sincère soutien dans ce moment douloureux.

Nous te gardons dans nos pensées et prions pour que tu trouves la force et le courage de traverser cette période difficile.

N'hésite pas à nous appeler ou à nous solliciter si tu en éprouves le besoin, nous restons disponibles pour toi.

Nous sommes actuellement en voyage à l'étranger et ne pourrons malheureusement pas être présents pour la messe célébrée en son honneur ce vendredi en l'église de Saint-Dié-des-Vosges mais mes pensées seront auprès de vous tous.

Jacques L. et sa famille ».

P-S : Tu peux bien sûr me joindre par mail si tu éprouves le besoin de parler. Voici mon adresse mail : jacques.l@gmail.com.

« Cher Jacques,

Une personne incroyable à bien des égards ? Tu ne crois pas si bien dire. Je ne sais si l'on se connaît,

ton prénom ne me dit rien, mais apparemment, tu as bien connu le loustic. Oui, en effet, mon frangin est incroyable. Incroyablement égoïste surtout. Tout pour sa gueule, rien pour les autres. Alors, n'aie d'inquiétude, je me remettrai rapidement de sa disparition. La force et le courage pour traverser cette période difficile ? De quelle période parles-tu ? De la naissance de mon frère à son départ ? Alors, là, oui, en effet, il m'en a fallu de la force et du courage. Et plus qu'il n'en faut pour le dire.

Je crois que sa disparition est le seul acte généreux qu'il ait fait de sa vie, son seul fait altruiste. Merci Germain d'avoir débarrassé de ta présence notre famille ! Nous t'en serons toujours infiniment reconnaissant...

Merci quand même pour vos prières, mais économisez-les pour d'autres occasions.

Bon voyage Jacques et le bonjour à votre famille, en espérant que dans la votre, il n'y ait pas de « Germain ».

Antoine ».

« Monsieur Martin,

Je viens d'apprendre la triste et dure nouvelle concernant votre voisin et ami. Je tiens à vous assurer de toute ma sympathie. Le quartier tout entier est endeuillé par la disparition de Monsieur Germain Lecornu.

En tant que voisin, je suis à vos côtés et pense à vous et à sa famille en ce moment de terrible épreuve. N'hésitez pas à faire appel à moi si je peux vous être d'une quelconque aide.

Je suis actuellement en voyage à l'étranger et ne pourrai malheureusement pas être présent pour la messe célébrée en son honneur ce vendredi en l'église de Saint-Dié-des-Vosges mais mes pensées seront auprès de vous tous.

Amicalement.

Louis ».

P-S : Vous pouvez bien sûr me joindre par mail si vous éprouvez le besoin de parler. Voici mon adresse mail : louis.l@gmail.com.

« Monsieur L,

Merci de vous soucier de mon état, mais je vous rassure, je vais très bien. J'étais certes le voisin le plus proche de Monsieur Lecornu, mais sans pour autant

être son ami le plus intime, loin s'en faut. J'ai vécu un véritable calvaire en vivant à côté de ce malotrus. Aucun respect pour le voisinage : trois chiens dont il ne s'occupait jamais et qui aboyaient en permanence du matin au soir. Lui ne les entendait pas, et pour cause, il n'était quasiment jamais chez lui. C'est son épouse qui s'occupait de tout, de leurs enfants et des chiens. La pauvre, je la plains, elle. Le départ de son mari est la meilleure chose qu'il pouvait arriver à Madame Lecornu.

Et quand il rentrait chez lui, c'était pour faire la fête avec ses amis jusqu'à point d'heure sans se soucier le moins du monde si son voisin arrivait à trouver le sommeil. Non, je ne souhaiterais pas à mon pire ennemi d'avoir un voisin comme ce Lecornu.

Je n'ai, pour ma part, pas la chance de pouvoir me payer des vacances à l'étranger mais je ne me rendrai pas non plus à la cérémonie, je m'en suis déjà excusé auprès de Madame Lecornu.

Étant au courant des rapports tendus qui existaient entre son mari et moi, elle l'a très bien compris. Il ne la méritait vraiment pas, cette femme-là. Un ange...

Monsieur Martin ».

« Cher Nicolas,

J'ai appris avec une immense tristesse la disparition brutale de Germain, ton meilleur ami.

Il était fidèle en amitié, prêt à aider son prochain et toujours de bonne humeur. Je garderai en tête d'excellents souvenirs. En espérant secrètement qu'il nous revienne un jour.

J'ai eu la chance de croiser son chemin quand il était encore parmi nous et j'en suis très heureux.

Si l'issue devait être fatale, Germain me manquera beaucoup.

Mes pensées se tournent vers toi, Nicolas, toi, son fidèle ami de toujours.

Je suis actuellement en voyage à l'étranger et ne pourrai malheureusement pas être présent pour la messe célébrée en son honneur ce vendredi en l'église de Saint-Dié-des-Vosges mais mes pensées seront auprès de vous tous.

Que Germain repose en paix.

Ahmed ».

P-S : Tu peux bien sûr me joindre par mail si tu éprouves le besoin de parler. Voici mon adresse mail : ahmed.a@gmail.com.

« Cher Ahmed,

Comme tu le sais peut-être, j'étais fâché ces derniers temps avec Germain. Peut-être l'as-tu rencontré pendant cette période car je n'ai aucun souvenir de toi. Comme toi, j'ai cru en sa fidélité en amitié. Que nenni ! Cet être obscur s'est servi de moi. Il m'en a fallu du temps pour m'en apercevoir, je n'ai pas voulu y croire au départ.

Martine, ma première grande histoire d'amour, est devenue une de ses maîtresses favorites. Je les avais excusés à l'époque, au nom de la sacro-sainte amitié. Mais ensuite, toutes mes ex y sont passées : Sophie, Nathalie, Marie-José. Je n'ai appris tout ça que bien des années après. Et ce n'est rien encore, Ahmed.

Ma sœur a eu également droit à ses faveurs, mais le pire a été quand j'ai retrouvé Germain dans le lit de ma mère, le lendemain du décès de mon père. Non, cet homme n'a décidément pas de cœur, il se sert des gens, les jette après usage comme de vulgaires mouchoirs. J'ai mis des années à ouvrir les yeux malgré les avertissements de mon entourage. C'est une chance pour toi qu'il soit parti, ne sois pas triste, il t'aurait saigné comme il l'a fait avec moi.

Amicalement.

Nicolas ».

« Cher Monsieur,

Je viens d'apprendre la terrible nouvelle concernant la disparition de Monsieur Germain Lecornu, votre associé et ami. Je souhaitais vous présenter mon profond soutien en ces heures difficiles au nom de tous les employés de l'entreprise.

Monsieur Lecornu était quelqu'un que nous apprécions tous énormément : son enthousiasme, son entrain et sa gentillesse apportait beaucoup de joie de vivre à chacun d'entre nous. Il nous manquera beaucoup s'il ne devait pas revenir.

Je suis actuellement en arrêt maladie et ne pourrai malheureusement pas être présent pour la messe célébrée en son honneur ce vendredi en l'église de Saint-Dié-des-Vosges mais mes pensées seront auprès de vous tous.

François-Xavier, tourneur-fraiseur ».

P-S : Vous pouvez bien sûr me joindre par mail si vous éprouvez le besoin de parler. Voici mon adresse mail : fxdeb-fraiseur@gmail.com.

« Cher François-Xavier,

Je n'ai malheureusement pas la chance de connaître personnellement tous mes employés, veuillez m'en excuser. C'était plutôt le rôle de

Monsieur Lecornu, en effet, au sein de l'entreprise.

Mais dorénavant, si la boîte survit à cette « affaire », j'essaierais de pallier à cette méconnaissance du personnel.

Vous l'ignorez certainement mais je ne suis pas certain que nous puissions reprendre l'activité de l'entreprise. Car Monsieur Lecornu était certes un associé en lequel j'avais toute confiance, mais visiblement pas un ami.

Les caisses sont aujourd'hui totalement à sec, Monsieur Lecornu a vidé tous les comptes sans mon accord la semaine dernière. Peut-être avait-il plus pour intention de fuir que de mourir ? L'enquête le dira. Toujours est-il que la situation financière de l'entreprise est au plus mal.

J'ai eu son épouse au téléphone il y a deux jours, il en a fait de même avec les comptes en banque familiaux. Mais quelle ordure ce type ! Et dire que je n'ai rien vu venir en vingt années de collaboration...

Ne soyez pas triste concernant sa disparition, soyez plutôt inquiet quant à la survie de l'entreprise et à la garantie de votre emploi. Mais je ferai tout mon possible pour sauver les meubles, je vous le promets.

Cordialement, cher Monsieur,

Gérard Hourtin, Président Directeur Général ».

*Deuxième
Partie*

1

- Tu comptes te lever tous les jours à midi, fiston ?

Ludovic ouvrit un œil et soupira. Pourquoi son père s'acharnait-il sur lui depuis toujours ? Et pourquoi ne l'appelait-il jamais par son prénom, mais fiston ? Comme s'il avait honte du prénom qu'il avait donné à son fils.

Certes, il avait cessé d'aller à l'école, ne travaillait pas encore mais était-ce une raison pour le mépriser de la sorte ? Un jour, lui aussi, serait un homme respectable. Et respecté par son père. Il lui fallait juste un peu de temps. Il ne voulait pas se précipiter, il savait trop bien qu'une fois dans la vie active, il était très difficile de changer de voie. Sa voie à lui, il allait la réfléchir longuement, ça prendrait le temps que ça prendrait mais il ne voulait pas se planter. Et en ce moment, il était en pleine réflexion : un boulot à plein temps !

L'idée de réussir par le biais de longues études ne l'avait pas effleuré longtemps : il n'aimait pas l'école qui le lui rendait bien. Ses professeurs le traitaient de fainéant, de touriste, de fumiste ou de limité intellectuellement. La seule pensée de l'éventualité de réussir en effectuant un dur labeur l'épuisait. Non, il lui fallait trouver une autre solution, plus lucrative sans pour autant être harassante. C'est

donc tout naturellement qu'il commença à fréquenter les mauvais garçons du quartier, ceux qui ne bossent pas mais roulent dans des belles voitures, emballent les plus jolies filles. Mais même dans ces milieux-là, il n'était pas le bienvenu. On ne le considérait pas comme un vrai voyou, on le traitait de fils de bourgeois. Ce n'était quand même pas de sa faute si son père avait réussi dans les affaires !

Il allait devoir faire son trou tout seul, rejeté qu'il était par son père et par ses copains. Mais il avait des projets plein la tête, Ludo. Il n'allait pas se laisser abattre si facilement. Il y réfléchissait constamment, jour et nuit. Il lui fallait faire un gros coup.

Plus tard, ses enfants seraient fiers de lui. Car Ludovic rêvait de fonder une famille, lui qui adorait les marmots. Mais pas avant d'avoir réussi, non, il avait la tête sur les épaules, Ludo.

- Fiston, tu descends, oui ou merde ?

- Ouais, p'pa, je descends.

- Je ne vais pas supporter ça longtemps, tu sais ?

- Ça ne va pas durer longtemps, p'pa, j'ai des projets plein la tête.

- Des projets ? Curieux de voir ça, fiston. En attendant, si tu n'es pas trop épuisé par ta matinée passée au lit, tu as du bois à couper dans le jardin. Nous recevons les Joubert ce soir.

- Bien sûr, p'pa.

- À ce soir, fiston.
- À ce soir, p'pa. Bonne après-midi. Et ne t'inquiète pas, ce sera fait.
- Je ne m'inquiète plus...

Ah, les Joubert... Enfin une bonne nouvelle. Ludovic était ravi, il allait pouvoir à nouveau revoir Céline, la fille des époux Joubert. Il la connaissait depuis tout jeune et elle était maintenant devenue une jeune et jolie femme, intelligente de surcroît. Elle étudiait la médecine à Paris. Les Joubert fréquentaient son père depuis toujours, ils avaient eux aussi réussi professionnellement et avaient donc pu conserver des rapports avec le père de Ludovic, qui, de son côté, avait coupé les ponts avec tous ses anciens amis qui n'avaient pas le même pouvoir financier que lui.

Ludovic allait pouvoir passer un peu de temps avec Céline. Peut-être même se caresserait-il après le départ des Joubert, seul dans sa chambre, en pensant à elle, comme à chaque fois qu'il la voyait. Car le jeune homme n'avait pas de vie sexuelle à proprement parler, seuls quelques plaisirs solitaires lui permettaient de calmer sa libido naissante.

Et puis, un jour, pensa-t-il, je l'aurai la Céline. Mais pour ça, il me faudra être riche, respecté par les Joubert.

Un kidnapping... Voilà ce qu'il ambitionnait de réaliser. Kidnapper un homme riche, demander une

rançon à sa famille et se la couler douce le restant de ses jours. Il épouserait Céline, elle lui donnerait des enfants magnifiques. Il le tenait son projet. Kidnapper, mais qui ?

2

Ludovic Charogne fit un signe de la main en passant devant la boulangerie du village. Il avait réussi à très rapidement se faire accepter par cette population de ce coin perdu des Vosges à la réputation rustre et peu habituée à héberger de riches investisseurs. Il gara sa voiture devant « Chez Rosy », la fleuriste de Saint-Dié.

Par ce beau samedi ensoleillé, Lucie fêtait ses cinquante ans. Pour l'occasion, Ludovic avait décidé de sortir le grand jeu, comme à son habitude depuis sa rencontre avec la belle et toute fraîche quinquagénaire. Grosse réception avec toute la famille de Lucie, ses parents, ses deux enfants, leur oncle Antoine ainsi que Nicolas, l'ancien meilleur ami de leur père Germain disparu quelques années auparavant dans des circonstances troubles. Ludovic avait même invité pour la circonstance Monsieur Martin, le voisin irascible, ainsi que Gérard Hourtin, le PDG de « La belle Vis », la boîte dans laquelle il avait injecté plusieurs millions d'euros afin de la sauver d'une faillite inévitable.

- Bonjour ma chérie, cria-t-il en ouvrant la porte d'entrée. Et bon anniversaire mon amour.

Ludovic tendit le bouquet de cinquante pivoines à Lucie qui se jeta à son cou pour l'embrasser.

- Merci, mon cœur. Mes fleurs préférées. Je

t'aime mon Ludo.

- Je vais te donner un coup de main pour dresser la table ma chérie.

- Non, merci, mon cœur, tu en as déjà assez fait. Détends-toi un peu. Sers-toi une bière et par la même occasion, sers-moi un petit verre de rouge s'il te plaît.

Ludo s'exécuta. Après tout, ils avaient encore une bonne heure devant eux avant l'arrivée des convives. Après avoir servi le verre de vin à Lucie, il s'assit dans le canapé, une bière à la main, et contempla Lucie. Qu'elle était belle sa chérie ! Quel bouleversement par rapport au jour de leur rencontre quatre années auparavant lors des vœux du maire de Saint-Dié-des-Vosges !

Lucie était rêveuse. Cinquante ans déjà. Mais elle n'avait pas souvenir d'avoir été aussi heureuse durant toute sa vie. Quel bonheur d'avoir rencontré un homme si gentil, si affable, si attentionné à son égard. Elle qui ne croyait plus en l'amour, qui avait connu le pire des hommes qui soit, qui avait pris la décision de n'en plus rencontrer un seul autre, était tombée amoureuse d'un inconnu au moment où elle s'y attendait le moins. Et dire qu'elle avait failli ne pas se rendre aux vœux du maire de Saint-Dié-des-Vosges il y a quatre ans !

Certes, elle l'avait trouvé quelque peu arrogant, prétentieux, avec un regard bizarre, ce soir-là. Lorsque le maire de la commune avait présenté à ses

administrés Monsieur Charogne, riche héritier qui désirait soi-disant investir dans la région, elle s'était interrogée sur l'équilibre mental de cet homme. Quelle idée de placer son fric ici ? Une semaine plus tard, Ludovic avait pris rendez-vous avec Gérard, l'ancien associé de Germain, afin d'étudier les possibilités pour sauver « La Belle Vis » qui restait malgré tout l'entreprise la plus importante de Saint-Dié-des-Vosges. Et grâce à cet investisseur tombé du ciel, l'entreprise avait pu redémarrer et éviter le dépôt de bilan, un an seulement après la disparition de Germain. C'est lors d'un apéritif organisé au sein même de l'entreprise par Gérard et auquel étaient conviés quelques cadres ainsi que Ludovic Charogne, que Lucie discuta pour la première fois avec le « sauveur » de la Belle Vis.

- Madame Lecornu ?

- Mademoiselle Combes, j'ai préféré reprendre mon nom de jeune fille. Mais je suis en effet l'ex-femme de Germain Lecornu. Merci en tout cas de tout ce que vous faites pour sauver la Belle Vis.

- Mais je suis un investisseur, non un sauveur. J'espère bien tirer profit de mon placement. Et votre ami Gérard a toute ma confiance. Peut-être aurait-il juste besoin d'une personne de confiance pour l'épauler.

- Il a été sacrément refroidi le pauvre. Je ne pense pas qu'il accepterait une deuxième association.

- Il a l'air de vous apprécier énormément. Pourquoi ne pas prendre l'ancienne place de votre mari au côté de Gérard ?

- Je vous remercie de la confiance dont vous faites preuve à mon égard, Monsieur, mais je ne pense pas être à la hauteur de la tâche. Mon mari ne m'a jamais trop intégrée à ses affaires et je ne suis pas certaine par ailleurs d'en avoir l'envie.

- Vous ne voulez même pas essayer ? Me laissez-vous juste en toucher un mot à Gérard, sans lui dire que vous êtes au courant ?

- Laissez-moi y réfléchir quelques jours avant de lui en parler, s'il vous plaît.

- Mais bien sûr. Excusez mon empressement. Je vous laisse ma carte. N'hésitez pas à m'appeler dès que vous aurez pris votre décision. Je m'appelle Ludovic.

- Lucie.

- Peut-être à notre future collaboration alors, Lucie.

Il leva son verre en direction de celui de Lucie. Elle lui sourit.

Quelques jours après, elle l'appela pour lui signifier qu'après avoir mûrement réfléchi, elle avait décidé de ne pas donner suite à sa proposition. Ludovic n'insista pas pour la faire changer d'avis mais par contre pour qu'elle acceptât d'aller boire un verre avec lui le vendredi suivant. Lucie n'osa pas refuser

une deuxième fois. Après tout, que risquait-elle à se distraire ? Depuis la disparition de Germain, elle ne sortait que très peu, la plupart du temps en compagnie de Valentine, sa fille, qui insistait auprès de sa mère pour qu'elle prenne un peu l'air pour se changer les idées.

- Ok pour vendredi Monsieur Charogne.

- Cette invitation ne tient qu'à la seule condition que vous cessiez de m'appeler Monsieur Charogne. Ludovic, s'il vous plaît.

- Ok pour vendredi, Ludovic.

- Merci, Lucie. On se retrouve à 19 heures ? Je passe vous chercher chez vous ?

- Dac. À vendredi alors.

3

- Mon amour ?
- Oui ?
- J'ai envie de toi, ma chérie.
- Hmmmmm, moi aussi.

Ludovic saisit Lucie par la main et l'entraîna dans la chambre à coucher qu'ils venaient d'entièrement rénover. Tout en l'embrassant tendrement, il commença à déboutonner délicatement le corsage de Lucie et posa ses lèvres humides sur la poitrine de sa compagne. Ils adoraient faire l'amour les après-midi pluvieuses, lorsqu'ils se retrouvaient seuls. Et les après-midi pluvieuses ne manquaient pas à Saint-Dié-des-Vosges.

Lucie s'était découvert une passion pour le sexe aux côtés de Ludovic, elle qui avait toujours eu l'impression de n'être pas faite pour ça. Elle se surprenait même parfois à prendre les devants, à s'agenouiller devant lui et à s'autoriser des gestes qu'elle ne s'était jamais autorisée jusqu'alors, et elle adorait ça. Et elle éprouvait même du plaisir lorsque Ludovic la traitait de petits noms d'animaux pendant l'acte. Elle jouissait encore plus vite et plus fort que d'habitude dans ces moments-là.

Quelle différence d'avec Germain qui lui, n'avait même pas le droit d'allumer la lumière pour lui

faire l'amour ! Tout était différent avec Ludovic, elle se découvrait enfin, elle s'aimait enfin. Et elle l'aimait son Ludo.

Il pleuvait fortement ce dimanche sur Saint-Dié-des-Vosges. Et comme tous les dimanches pluvieux, Ludovic et Lucie se câlinaient mutuellement sous la couette, dans leur coquette demeure, lorsque des coups bruyants provenant de la porte d'entrée se firent entendre jusque dans la chambre. Ludovic se leva, enfila à la hâte un jean et un pull et se dirigea vers l'entrée de la maison. À peine eut-il ouvert la porte que deux gendarmes lui passèrent les menottes et lui signifièrent qu'il était en état d'arrestation pour le meurtre de Germain Lecornu.

Lucie n'en croyait pas ses yeux. Ludo ne réagissait pas, ne niait même pas, comme s'il s'attendait à ce jour où les gendarmes viendraient l'arrêter. Mais comment était-ce possible ? Pas son Ludo, non ! Il y avait forcément une erreur...

Ludovic Charogne fut amené sur-le-champ à la gendarmerie de Saint-Dié-des-Vosges, placé en garde à vue et interrogé par le commandant de gendarmerie Lorient.

Commandant Lorient : « Monsieur Charogne, contestez-vous les faits qui vous sont reprochés ? »

Ludovic Charogne : « Non, Commandant. »

Commandant Lorient : « Pouvez-vous m'en dire plus sur le déroulement des faits ? »

Ludovic Charogne : « Oui, Commandant. »

Commandant Lorient : « Je vous écoute, Charogne ».

Ludovic Charogne : « Ce 28 février 2013, j'avais déjeuné avec mon père et quelques-uns de ses amis au restaurant « l'Addition » à Saint-Dié-des-Vosges, mais nous avons dû partir précipitamment après le repas car le soir, la salle était réservée pour la Soirée de l'Amitié. Mon père et ses amis sont donc partis à Sainte-Marie aux Mines pour finir la journée autour d'un bon cognac, moi, je suis resté sur Saint-Dié. J'ai erré toute l'après-midi à la recherche d'une occupation. Le soir venu, je suis monté en haut de la falaise pour prendre l'air, il y faisait si frais. Et j'étais certain que j'y serai seul. J'aime me retrouver seul, Commandant. »

Commandant Lorient : « Continuez, Charogne. »

Ludovic Charogne : « Tout à coup, un homme est arrivé, un homme que je ne connaissais pas, un homme en train de fumer et à qui j'ai demandé une cigarette. Il n'a même pas daigné jeter un regard vers moi et a continué son chemin en m'ignorant. J'ai cru reconnaître en cet homme les mêmes caractéristiques que mon père : arrogant, prétentieux, hautain, méprisant. Je ne sais pas ce qu'il m'a pris, une haine est montée en moi, je me suis caché derrière un fourré et j'ai commencé à serrer très fort la petite corde qui me sert de ceinture. J'ai commencé à trembler, mais ce n'était pas de froid, Commandant. Il fallait que je tue

cet homme. En le tuant, je tuais mon père. »

Commandant Lorient : « ... »

Ludovic Charogne : « Après l'avoir étranglé avec la corde qui me faisait office de ceinture, j'ai mis un coup de canif à son chien qui commençait à devenir agressif à mon égard, il s'est enfui. J'ai commencé à fouiller les poches de ce type, et là, j'y ai découvert les photos de Lucie, sa femme, son agenda avec tous les téléphones et adresses mail de ses proches, ainsi qu'une énorme somme d'argent en liquide. Plusieurs millions d'euros, Commandant ».

Commandant Lorient : « Continuez, Charogne ».

Ludovic Charogne : « J'ai quitté les lieux précipitamment au volant de la voiture de Monsieur Lecornu avant que l'alerte ne soit donnée. J'ai rejoint mon père à Sainte-Marie aux Mines, et le soir, je me suis enfermé dans ma chambre avec l'argent et la photo de Lucie. J'y ai passé plusieurs jours, à me demander ce que j'allais bien faire de tout ce pactole. J'ai pensé joindre Céline, la fille des Joubert, mais ce n'était plus elle dont j'avais envie. J'étais tombé amoureux de Lucie en quelques jours. J'ai donc décidé de contacter par mail un à un les proches de Lecornu pour en savoir un peu plus sur cet homme, dont j'ignorais tout. Lorsque je me suis aperçu qu'il était tout aussi peu apprécié par son entourage que moi par mon père, j'ai décidé de réfléchir à comment rentrer en relation avec son épouse. J'y ai réfléchi pendant

plusieurs semaines, plusieurs mois, quasiment une année entière. Je ne voulais pas me précipiter et j'attendais que l'enquête se tasse. Ce n'est que lorsque je n'ai plus entendu parler de l'affaire dans les journaux que j'ai décidé de passer à l'action. Voilà, vous savez tout, Commandant. Mais comment m'avez-vous confondu ? »

Commandant Lorient : « L'ADN sur la cordelette, Charogne. Quand nous avons retrouvé le corps de ce pauvre homme, nous avons prélevé sur la corde des échantillons d'ADN. Mais à l'époque, votre ADN ne figurait pas dans le fichier national des empreintes génétiques de la Gendarmerie Nationale. Nous avons eu des soupçons sur vous depuis le début de votre relation avec Lucie, mais impossible de le prouver. Mais lors de la soirée de l'Amicale de la Gendarmerie, en début de mois dernier, soirée à laquelle vous nous avez fait l'honneur d'assister, nous avons relevé votre ADN sur le verre en plastique dans lequel vous avez bu, Charogne.

Et les résultats sont tombés ce matin. C'est le même ADN que celui relevé sur la cordelette qui a étranglé Monsieur Germain Lecornu le 28 février 2013. »

4

Un mariage
à
Saint-Dié-
des-Vosges

Première
Partie

1

- J'ai envie que tu me prennes comme une...

Le baiser fougueux du commandant de gendarmerie de la brigade de Saint-Dié-des-Vosges empêcha Lucie de terminer sa phrase. Ils essayaient tant que faire se peut d'être discrets, mais parfois, le désir était si fort entre les deux amants qu'ils se laissaient aller à leurs pulsions.

Cela faisait maintenant deux ans qu'ils entretenaient une relation cachée, et Lucie estimait qu'il était grand temps de mettre les choses au clair.

- Tu as parlé à Céline, Gérard ?

- Pas encore, Lucie. Tu sais, dans l'état dans lequel elle se trouve, c'est délicat.

- Et ne trouves-tu pas indélicat le fait de la tromper depuis deux ans alors qu'elle souffre ?

- Lucie...

- Moi, c'est décidé, je parle à Germain dès ce soir. Embrassez-moi, mon commandant, c'est un ordre !

Gérard Lorient s'exécuta. Les locaux de la gendarmerie étaient déserts et ils ne risquaient plus de se faire débusquer à l'heure qu'il était.

Le commandant passa sa main sous la jupe de Lucie, tout en continuant à l'embrasser, lorsqu'un crissement de pneus les fit brutalement revenir sur terre. Qui venait de démarrer ainsi sur le parking de la

gendarmerie ? Malheureusement, lorsqu'il arriva devant la petite fenêtre qui donnait sur le parking, il eut juste le temps d'apercevoir un Range Rover noir quitter précipitamment les lieux. Impossible pour le commandant de relever le numéro de la plaque d'immatriculation.

2

- Et si on se barrait en voyage tous les deux,
Lucie ?

- Euh, et Lucien et Valentine, on en fait quoi ?

- Ne t'inquiète pas, j'ai tout prévu ma chérie.

Pourquoi lui proposait-il cela juste au moment où elle avait prévu de lui annoncer son désir de vivre enfin au grand jour sa vie auprès d'un autre homme ? Son mari se doutait-il de quelque chose ? Non, impossible. Elle avait pris soin de ne prendre aucun risque et Germain, trop occupé à gérer son avenir professionnel, ne s'était forcément rendu compte de rien.

Mais quelles étaient donc les réelles motivations de son compagnon ?

La sonnerie du téléphone portable de Lucie interrompit sa réflexion.

- Lucie, c'est Flo.

- Comment vas-tu ma chérie ?

- Mal, faut qu'on se voit. Tu fais quoi ?

- Ben, nous étions sur le point de finir de dîner.

Que se passe-t-il ?

- Je t'expliquerai. Tu peux passer me chercher ?

- Ben oui, bien sûr. Encore Ludo ?

- Je t'expliquerai. À tout de suite ma chérie.

Lucie s'excusa auprès de Germain.

- On reparlera de tout ça demain, mon chéri. Mais oui, bien sûr, partons en voyage tous les deux. Je dois partir chercher Flo, Ludo a encore fait des siennes, je crois. Tu lui prépares sa chambre mon cœur ?

Germain balbutia quelques mots que Lucie n'entendit pas.

Florence Joué s'était installée il y a deux ans déjà dans cette commune austère de l'est de la France. Originnaire du sud, elle dénotait quelque peu dans le paysage vosgien. Souvent vêtue d'une mini-jupe et d'un corsage au décolleté provocant dès que le soleil montrait le bout de son nez, elle n'avait pas tarder à se faire repérer dans la bourgade. Faut dire qu'à Saint-Dié, les jolies filles sexy ne couraient pas les rues ! Mais Florence n'avait que faire des regards insistants des hommes ou méprisants de leurs épouses.

Peu de temps après son arrivée, elle avait fait la connaissance de Ludovic Charogne qui, d'après la rumeur, avait fait fortune aux côtés de son père dans le secteur automobile avant de cesser de travailler. Mais rapidement, Ludovic était devenu jaloux, possessif et l'accoutrement dans lequel sortait parfois Florence ne plaisait pas toujours à son compagnon.

- Tu ne vas quand même pas sortir habillée de la sorte, si ?

- Pourquoi mon chéri ? Tu n'aimes pas ?

- Ben si, mais bon quand même.

- Mais bon quand même quoi ?

- Ben, que vont penser de toi les gens ? On n'est pas dans le sud ici, tu sais ?

- Ah ça, oui, je sais. Je m'en aperçois tous les jours. Et c'est pourquoi lorsqu'il fait un temps

relativement agréable, je ressors mes fringues légères, mon chéri.

Au début, tout s'arrêtait ainsi et Florence sortait de chez elle habillée comme elle le désirait. Mais petit à petit, Ludovic devint plus insistant, pour finir par lui interdire de sortir accoutrée comme une putain du sud, qu'il disait.

- Et si on se barrait en voyage tous les deux, Lucie ?

Durant tout le trajet qui la séparait du domicile de Ludovic et Florence, Lucie ne cessait de se répéter cette phrase que Germain avait lancée dès qu'ils étaient passés à table ce soir-là. Pourquoi avoir accepté ? Elle avait pourtant tout prévu, attendant avec impatience le dessert pour lui avouer, sans le blesser, l'amour qu'elle portait désormais à Gérard. Et voilà que son époux l'avait précédée, lui coupant l'herbe sous les pieds, en lui proposant un voyage en amoureux, à elle qui le lui avait si souvent demandé. Elle n'aurait jamais dû annoncer à son amant qu'elle allait tout dire à Germain ce soir, elle aurait dû faire comme son commandant, gagner du temps. Mais Germain, lui, n'était atteint d'aucune maladie incurable, voilà, c'était ça, son malheur.

Munie d'un simple minuscule sac de voyage, Florence apparut dans l'entrebâillement de la porte dès que Lucie eut stoppé son véhicule devant le domicile de Charogne. Elle se précipita dans l'habitable, ordonnant à Lucie de démarrer sur-le-champ,

- Vite, vite, ma chérie, il est devenu fou ! Je crois qu'il veut me tuer.

Exécutant les ordres de Florence, Lucie démarra et écouta le récit de sa copine. Elle venait de l'échapper belle en effet. Mieux valait se réfugier en lieu sûr.

D'autant plus que Germain avait l'air d'apprécier la compagnie de Florence. Lucie s'en était déjà aperçu, il était plus jovial qu'à son habitude lorsqu'elle séjournait chez eux. Elle avait même quelquefois surpris le regard de son époux s'attarder sur les cuisses dénudées de Flo lorsque celle-ci se promenait dans la maison en peignoir ou en mini-jupe. Mais elle s'en amusait. Après tout, il en avait bien le droit et elle était particulièrement mal placée pour lui faire quelque reproche que ce soit.

- Alors là, je suis scotché, Lucie. Tu m'impressionnes.

- Ben oui, mais je ne pouvais pas prévoir, Gérard. Mais ça ne change rien, de toute façon, tu n'as toujours pas parlé à ton épouse.

- Mais je ne t'ai jamais promis de le faire, moi.

- Ça, c'est vrai. Mais le feras-tu un jour ? Rien n'est moins sûr. À ce soir, mon amour ?

- J'en sais rien. Je te tiens au courant, je risque de finir tard. Bonne journée Lucie.

Alors ça, c'était la meilleure, voilà que Gérard lui faisait la gueule parce qu'elle avait accepté la proposition de Germain ! Vraiment une sale mentalité de gendarme, pensa Lucie en raccrochant.

Ce soir-là, Lucie n'eut aucune nouvelle de Gérard. Ni les jours suivants. Gérard boudait vraiment. Et Lucie n'aimait pas les hommes susceptibles. Donc, il pouvait bien attendre avant qu'elle fasse le premier pas vers lui.

Germain et elle ne parlaient plus que de leur voyage, il lui avait proposé les Maldives, la Nouvelle-Calédonie et la Guadeloupe, mais elle avait envie d'une destination plus profonde, plus spirituelle, qu'elle lui avait répondu. Craignant un pèlerinage à Lourdes, il avait presque été soulagé lorsqu'elle lui

avait parlé du Pérou. Certes, elle avait déjà fait des recherches sur Internet, avait sélectionné un séjour un peu particulier dans la Cordillère Blanche, prévu de dormir à la belle étoile, entourés de lamas. Les rêves de Germain d'hôtels cinq étoiles avec piscine et tennis dans le centre de Lima s'évanouissaient.

Mais alors que la date du départ au Pérou approchait, que Lucie n'avait plus vu Gérard depuis maintenant quelques semaines et qu'elle ne s'en portait pas plus mal, que les deux époux avaient même repris une vie sexuelle plus que satisfaisante, Germain s'adressa à Lucie sitôt le repas terminé.

- Lucie ?

- Germain ?

- Il faut que je te parle.

- Je t'écoute, Germain.

- Je ne peux pas partir, Lucie.

- Pardon ?

- Je ne peux pas partir.

- Tu ne peux pas partir ?

- Je ne peux pas partir avec toi au Pérou.

- Mais... Tu n'es pas sans ignorer qu'on a versé des arrhes quand même, petit con ?

- Je sais mais je vais tout mettre en œuvre pour les récupérer.

- Mais je peux connaître la raison de ce revirement ?

- Flo.

- Pardon ?

- Flo, je ne peux pas la laisser seule.

- Mais qu'est-ce que Flo vient foutre dans tout ça ? Attends, j'ai dû louper un épisode, Germain. Tu es en train de me dire que toi et Flo... ?

- Oui...

- Ah ben ça alors. Alors là, je suis sur le cul. Ressers-moi à boire. Ce que tu veux. Du vin, du rhum, du cognac, un mélange des trois, ce que tu veux, mais vite, Germain, sers-moi vite, je sens que ça monte là.

Germain connaissait trop bien Lucie pour savoir que quand ça montait, comme elle disait, fallait pas trop la contrarier. Il lui servit donc une bonne dose d'alcool de mirabelle. Puis une autre. Et encore une autre...

6

- Gendarmerie Nationale, je vous écoute.
- Venez vite, s'il vous plaît, il va me tuer, je vous en supplie.
- Où êtes-vous, Madame ?
- Je suis au domicile de Monsieur Ludovic Charogne, je suis enfermée dans la salle de bains et il est en train d'essayer de défoncer la porte. Venez vite, je vous en supplie.
- Nous arrivons de suite, Madame.

Il était vingt-deux heures trente ce mardi 18 août 2012 lorsque le brigadier Cognard reçut un appel désespéré de Florence Joué. Une patrouille fut envoyée au domicile de Charogne, mais le forcené refusa d'ouvrir aux forces de l'ordre, désirant ne s'entretenir qu'avec le commandant de gendarmerie, et non avec ses sbires. Appelé en urgence, Lorient se rhabilla prestement, alluma sa voiture et se rendit au domicile de Charogne.

Arrivé sur les lieux, il demanda aux gendarmes présents de le laisser seul avec Charogne. Il remarqua, juste avant de sonner à l'interphone, la présence d'un Range Rover noir, tous feux éteints, garé juste en face du domicile de Charogne. Il se souvint alors avoir déjà vu ce 4 x 4 peu de temps auparavant. Mais il y avait plus urgent à faire que d'aller contrôler l'identité

du conducteur : une femme était peut-être en danger de mort à l'intérieur de la maison. Il sonna.

- Oui ?

- Commandant de gendarmerie Lorient, vous souhaitiez me parler, je crois ?

- Oui, entrez.

Une fois à l'intérieur, Ludovic invita le commandant à s'asseoir à ses côtés. Il avait quelque chose de très important à lui annoncer. Il lui demanda de s'approcher de la fenêtre.

- Vous voyez le Range Rover noir garé juste en face de chez moi, commandant ?

- Oui, je l'ai aperçu en arrivant.

- Savez-vous à qui il appartient ?

- Non, je l'ignore, Charogne.

- À Germain Lecornu, l'amant de ma compagne Florence.

- Germain Lecornu ? Le mari de Lucie Lecornu ?

- Oui, lui-même. Je sais que vous la fréquentiez encore il y a quelques mois, Commandant. À l'époque, il n'était pas encore l'amant de Flo. J'ignore quand il a appris votre liaison avec son épouse, mais je pense que ça coïncide avec sa liaison avec Flo. Une sorte de vengeance envers son épouse, Commandant. Depuis, ma vie est un enfer, à la moindre petite dispute, elle quitte la maison et le rejoint. Ce soir, je l'en ai empêchée. Elle s'est enfermée dans la salle de

bains et a appelé vos hommes. Je tenais à tout vous raconter, à vous et non aux gendarmes qui sont venus ici suite à son appel. Vous comprenez, Commandant ?

- Je comprends. Et beaucoup plus que vous ne l'imaginez. Merci, Charogne. Promettez-moi de la laisser partir ce soir, il l'attend. La vie est ainsi faite. Bonne soirée, Charogne.

Gérard Lorient quitta les lieux, sans un regard vers Germain Lecornu qui venait d'allumer le moteur du Range Rover. Il se retourna vers la maison, y vit sortir Florence vêtue d'une mini-jupe, comme à l'accoutumée.

*Deuxième
Partie*

1

Il y avait un monde fou ce samedi 28 février 2013 dans les rues de Saint-Dié-des-Vosges. Faut dire que deux événements de la plus grande importance se déroulaient ce jour-là à la salle Carbonnar : la Soirée de l'Amitié dans la salle « Pascal Sevrans », la plus petite, transformée pour l'occasion en salle de restaurant baptisée le temps d'une journée « L'Addition », ainsi que le mariage qui alimentait maintenant depuis six mois les conversations de tous les habitants de Saint-Dié-des-Vosges, dans la salle « Raymond Poulidor », la plus spacieuse.

Pour ce deuxième événement, toute la population de Saint-Dié-des-Vosges avait reçu un faire-part de mariage un peu particulier puisque les noms des mariés n'y figuraient pas. Ce qui avait suscité des mois d'interrogations sur l'identité des futurs époux, dans tout Saint-Dié et même dans les villages alentours. Quels étaient donc les deux heureux élus ? Les conversations allaient bon train depuis la réception du faire-part.

Mais la fête promettait d'être belle. Une multitude d'invités, certains de marque, et deux époux qui attendaient assurément ce jour depuis de longs mois maintenant...

Germain se leva tout excité ce matin-là. Il s'apprêtait à vivre un des plus importants jours de sa vie, sinon le plus important. Cela faisait très longtemps qu'il s'était préparé à cette soirée, mais il sentait cependant poindre en lui un sentiment d'inquiétude. Tout allait-il se passer comme il l'avait prévu ? Tous les invités allaient-ils répondre présents ? Il avait hâte d'y être et de voir la tête des convives lorsqu'il pénétrerait au bras de Lucie dans la salle Carbonnar de Saint-Dié-des-Vosges.

Lucie, quant à elle, n'était pas sans ignorer, connaissant Germain, qu'il avait dû lui réserver, pour ce jour si précieux pour elle, une flopée de surprises. Ils s'aimaient tellement, les deux tourtereaux, que ça faisait plaisir à voir. Vraiment...

Le commandant de gendarmerie Gérard Loriot avait posé son vendredi, comme avant tout événement important de sa vie. Il allait devoir être fort demain, mais il l'était. Son métier l'avait endurci, et depuis le décès de son épouse Céline en octobre dernier, plus rien ne l'impressionnait. Même si, plus la date fatidique du 28 février approchait, plus il se sentait fébrile. Mais qui ne l'aurait pas été à sa place ?

Ludovic Charogne, quant à lui, n'avait pas eu à poser un jour, il ne travaillait plus depuis belle lurette, et ne comptait pas s'y remettre de sitôt. Oisif au

possible, il était heureux, et pour rien au monde, il ne souhaitait charbonner à nouveau. Sa vie le comblait, et seule la date du 28 février le stressait un peu, si tant est qu'un quelconque événement puisse encore stresser Ludo. Il savait que les regards allaient être braqués sur lui une bonne partie de la soirée, mais il se sentait prêt, Charogne.

Florence Joué s'apprêtait elle aussi à vivre un grand moment en ce jour de février 2013 à Saint-Dié-des-Vosges. Elle se regarda une dernière fois dans le miroir de sa salle de bains. Ça lui faisait super bizarre de se voir ainsi vêtue, elle qui était habituée à s'admirer plus en mini-jupe qu'habillée de la sorte. Mais ça me va tout aussi bien, pensa-t-elle en soulevant sa robe longue afin de s'assurer qu'elle n'avait rien perdu de sa superbe. Elle adorait ses jambes et en faisait profiter tout Saint-Dié-des-Vosges depuis maintenant plus de deux ans, et même si ça lui avait parfois valu quelques quolibets, elle s'en moquait, les femmes la jalousaient, voilà tout. Point barre, comme elle aimait bien rajouter à la fin de ses phrases, comme pour couper court à toute éventuelle objection.

Alors que dans la salle « Pascal Sevrans », les invités étaient quasiment tous arrivés, la salle « Raymond Poulidor » se remplissait peu à peu. Certains fumaient à l'extérieur, d'autres buvaient un

verre à l'intérieur. Il y avait du beau monde ce samedi 28 février 2013 à la salle Carbonnar de Saint-Dié-des-Vosges. Mais dans les deux salles manquaient les deux principaux protagonistes de ces deux événements...

3

Il était exactement 20 heures 30 lorsque Germain et Lucie firent leur apparition, aussi beaux l'un que l'autre. C'était un grand jour pour les deux amoureux.

Ils descendirent de la voiture de Germain, se dirigèrent vers l'entrée de la salle Carbonnar sous les acclamations de tous les invités de ce mariage un peu original. Mais alors que tout le monde s'attendait à ce qu'ils pénètrent dans la salle « Raymond Poulidor », les deux amoureux empruntèrent le petit chemin récemment goudronné qui les amena jusqu'à la porte d'entrée de la salle « Pascal Sevrant » dans laquelle se déroulait la Soirée de l'Amitié. Germain avait tenu à inviter Lucie pour ses quarante ans au restaurant « L'Addition ».

Vers 21 heures, alors que les mariés étaient arrivés à leur tour dans la salle « Raymond Poulidor » depuis quelques minutes et que l'effet de surprise commençait à retomber lentement parmi les invités, Germain ressortit seul du restaurant « L'Addition », un papier à la main. Il avait visiblement besoin de prendre l'air. Il monta dans sa voiture et se dirigea vers son domicile, y récupéra Oscar, son fidèle setter, et conduisit vers le haut de la falaise. Il n'aperçut pas dans son rétroviseur une voiture qui le suivait à bonne distance...

Six mois qu'il ne l'avait plus vue. Il pensait qu'il allait pouvoir gérer le choc mais la simple vision de son ex compagne en robe de mariée l'avait complètement anéanti. Il ne pouvait pas supporter ce spectacle une seconde de plus, il lui fallait décamper, et vite. Mais où aller ?

Qu'importe, la fuite était son seul échappatoire. Il se mit au volant de son petit bolide et démarra, sans savoir exactement où il allait. Il vit des phares arrière de voiture devant lui, il décida de les suivre. Après tout, peu importe où ce véhicule allait, c'était déjà mieux que de rester là, impuissant, à contempler un bonheur qui le faisait souffrir.

Il quitta ainsi Saint-Dié-des-Vosges après avoir fait une courte pause devant une maison luxueuse, le temps pour l'homme qu'il suivait de récupérer son chien, puis se dirigea vers le haut de la falaise, quelques centaines de mètres seulement derrière Germain. Tiens, un peu d'air pur ne me fera pas de mal, se dit Ludovic Charogne en voyant le véhicule qui le précédait se garer près de la falaise.

Ce n'est que lorsque Germain sortit de sa voiture que Ludo le reconnut. En voyant son ex-rival, il se mit à trembler, puis serra fort la cordelette qui lui faisait office de ceinture et lui emboîta le pas...

Commandant Lorient : « Monsieur Charogne, contestez-vous les faits qui vous sont reprochés ? »

Ludovic Charogne : « Non, Commandant. »

Commandant Lorient : « Pouvez-vous m'en dire plus sur le déroulement des faits ? »

Ludovic Charogne : « Oui, Commandant. »

Commandant Lorient : « Je vous écoute, Charogne. »

Ludovic Charogne : « Ce 28 février 2013, j'avais assisté, comme tous les habitants de Saint-Dié-des-Vosges, au mariage qui se déroulait à la salle Carbonnar. Mais je n'ai pu y rester longtemps. Lorsque j'ai découvert l'identité de la mariée, ça m'a fait trop mal. Vous me comprenez, Commandant ? »

Commandant Lorient : « Continuez, Charogne. »

Ludovic Charogne : « J'ai donc quitté les lieux au volant de ma caisse sans même jeter un regard sur le marié et je suis parti sans but. Je préférais ne pas savoir qui elle m'avait préféré. C'est alors que, par hasard, je me suis mis à suivre Germain Lecornu, sans savoir qu'il était le conducteur du véhicule qui me précédait. Ce n'est que lorsqu'il s'est garé en haut de la falaise et qu'il est sorti de sa voiture que je l'ai reconnu. Et là, mon sang n'a fait qu'un tour. J'ai commencé à trembler, mais ce n'était pas de froid, Commandant. Il fallait que je tue cet homme. En le tuant, je tuais Florence. »

Commandant Lorient : « ... »

Ludovic Charogne : « Après l'avoir étranglé avec la corde qui me faisait office de ceinture, j'ai mis un coup de canif à son chien qui commençait à devenir agressif à mon égard, il s'est enfui. Voilà, vous savez tout, Commandant. Mais comment m'avez-vous confondu ? »

Commandant Lorient : « L'ADN sur la cordelette, Charogne. Quand nous avons retrouvé le corps de ce pauvre homme, nous avons prélevé sur la corde des échantillons d'ADN. Mais à l'époque, votre ADN ne figurait pas dans le fichier national des empreintes génétiques de la Gendarmerie Nationale. Nous avons eu des soupçons sur vous depuis la découverte du corps de ce malheureux, mais impossible de le prouver. Même si votre départ précipité du mariage le soir du meurtre concordait avec l'heure présumée de la mort de Monsieur Lecornu. Mais lors de la soirée de l'Amicale de la Gendarmerie, en début de mois dernier, soirée à laquelle vous nous avez fait l'honneur d'assister, nous avons relevé votre ADN sur le verre en plastique dans lequel vous avez bu, Charogne.

Et les résultats sont tombés ce matin. C'est le même ADN que celui relevé sur la cordelette qui a étranglé Monsieur Germain Lecornu le 28 février 2013. »

6

Après que deux gendarmes eurent embarqué Ludovic Charogne vers le cabinet du juge d'instruction pour sa mise en examen pour meurtre, Gérard se saisit de son téléphone et appela son épouse.

- Florence ?

- Gérard ?

- Ça y est, il a tout avoué.

- T'es le meilleur, Gérard. Je t'aime,

- Moi aussi, je t'aime ma chérie. Je ne vais pas rentrer de suite, je sais, il est très tard, mais je dois encore remplir pas mal de documents. La procédure, tu comprends, mon amour ?

- Bien sûr, mon chéri, prends ton temps. T'es le meilleur, Gérard. Je t'embrasse.

Gérard, aussitôt après avoir raccroché, envoya un sms.

- Coucou, la voix est libre, j'ai prévenu Florence que je ne rentrerai pas de suite, la gendarmerie sera déserte dans dix minutes, enfile une jupe, je t'attends. J'ai très envie de toi, Lucie.

- J'ai très envie de toi aussi, petit cochon...

5

Sœur Lucie

Première
Partie

1

De sa fenêtre l'on pouvait voir tout Saint-Dié-des-Vosges. Lucie posa un pied hors du lit, enfila sa robe qu'elle portait tous les jours, se coiffa de sa guimpe et s'agenouilla. Il était cinq heures trente et c'était l'heure de la prière matinale.

Quatre mois que sa vie était rythmée par les oraisons, la méditation et les lectures personnelles, entrecoupées de temps de repas, de silence et de repos. Une fois sa prière terminée, elle se dirigea vers la bibliothèque, s'empara du seul livre qu'elle n'avait pas encore lu puis remonta dans sa chambre. Elle en descendit une heure après, reposa le bouquin sur l'étagère et se rendit au réfectoire afin d'y prendre le petit déjeuner avec les autres moniales. Elle avait toujours adoré lire, mais les lectures mises à disposition ici par Mère Isabelle, la Mère Supérieure, l'ennuyaient quelque peu à la longue : elle trouvait que ça manquait sacrément d'action. Mais comment introduire à l'intérieur du couvent un livre non religieux ?

Bien sûr, elle avait entendu parler de la sortie de la nouvelle de Germain Lecornu, « L'Addition », qui avait fait scandale dans tout Saint-Dié-des-Vosges dans un premier temps, puis dans la France entière dans un second, avant de faire trembler les plus grands chefs d'états du monde entier suite à la sortie

de la version américaine du film tiré de la nouvelle de Germain. Elle avait préféré fuir ce tapage médiatique juste avant la parution du bouquin, et elle avait bien fait. Certes, le citoyen français lambda ne savait pas qu'elle en était la protagoniste principale, mais à Saint-Dié et aux alentours, personne n'ignorait qu'elle était la Lucie du bouquin. Elle se demanda soudain ce que son ex compagnon avait bien pu écrire sur leur histoire pour faire un tel carton littéraire. Et si elle faisait tout pour se procurer le recueil de nouvelles de Germain ?

Le problème, c'est que toutes les librairies des Vosges étaient en rupture de stock, les rayons « Littérature » des grandes surfaces avaient été dévalisés le jour de la sortie du bouquin. Une rumeur circulait que seul un libraire au fin fond de la Louisiane détenait deux exemplaires du précieux sésame. Et si elle contactait directement l'auteur ? Peut-être en avait-il conservé un exemplaire...

2

Dans son appartement spacieux du seizième arrondissement parisien, Germain recevait Sarah qu'il n'avait plus vue depuis trois semaines. Faut dire qu'elle avait retrouvé une seconde jeunesse, la scénariste ! Elle multipliait les aventures avec de jeunes comédiens en quête de boulot, et elle y prenait apparemment goût. Tout à coup, la sonnerie du téléphone de Germain interrompit leur conversation.

- Germain ?

- Oui ?

- C'est Lucie.

- ...

- Tu dois te demander quelle est la raison de mon appel ?

- En effet, Lucie.

- Ben, comme tu le sais peut-être, quelques jours après ton départ du restaurant « L'Addition » lors de la soirée de l'Amitié, je suis rentrée dans les ordres. Et je vis désormais dans un couvent sur les hauteurs de Saint-Dié. Tu connais aussi mon amour pour les livres, et ici, je n'ai plus rien à lire. Ton extraordinaire et fulgurante notoriété a franchi les portes du couvent. Et je me disais que peut-être, tu avais gardé en ta possession un exemplaire de la nouvelle qui t'a rendu célèbre. Car tu n'es pas sans ignorer qu'elle est introuvable. Je serais très curieuse

de savoir ce que tu y racontes. Voici la raison de mon appel.

- J'ai en effet conservé l'exemplaire original, Dieu merci. J'ignorais ce que tu étais devenue, Lucie. Mais tu as sûrement dû prendre sagement ta décision. C'est quand même étrange, je t'aurais imaginée en tout sauf en bonne sœur...

- Ah ah, très drôle, Germain.

- Je te l'envoie à quelle adresse, Lucie ?

- Sœur Lucie, Couvent Saint-Gilles de la Tourette à Saint-Dié-des-Vosges. Merci Germain.

- Avec plaisir, Lucie, je poste ça dès demain.

Germain raccrocha, resservit une coupe de champagne à Sarah ainsi qu'à lui, puis s'effondra en sanglots dans les bras de son invitée.

Depuis le départ de Lucie, la vie à Saint-Dié-des-Vosges était redevenue monotone.

Christophe Culasse s'était même remis à causer à Clotilde, son épouse, Johnny Lebourrin ne faisait l'amour qu'à sa chère et tendre, Louis Longuetige errait, telle une âme en peine dans les rues de Saint-Dié avec son chien et son sécateur, Philippe Laperche était parti s'installer en Angleterre avec Patty, Philippe Grappemolle avait revendu la totalité de son vignoble, Aymeric Lebranleur ne disait que la vérité, rien que la vérité, Karim Boujdela, à force de ténacité, avait repris une liaison avec son ex femme, Philippe Chanteclair avait enfin arrêté de chanter et tenait maintenant le bar des Sports de Saint-Dié dans lequel il poussait parfois la chansonnette pour faire fuir les derniers clients, Alexandre Pignolle dépérissait à vue d'œil sans sa Lucie d'amour, Frédéric Radinovitch était retourné vivre chez sa mère en fin de vie en espérant que ça n'allait pas durer trop longtemps et qu'il allait bientôt pouvoir profiter de l'héritage familial, Laurent Lapanier avait enterré ses rêves de basketteur et jouait maintenant à la marelle dans son jardin avec sa nièce, Laurent Malassauce avait fermé le Carnage à Megève et tenait le routier à la sortie de Saint-Dié sur la route de Sainte-Marie-aux-Mines, François-Xavier de Baritonton donnait des cours de

flûte à l'école de musique de la ville, Hugo Lezoom avait revendu son matos photo et bossait comme hôte de caisse au Leclerc de Taintrux, Éric Pubudèque avait bataillé des mois durant pour être engagé par l'école maternelle de Saint-Dié pour organiser la kermesse de fin d'année, Olivier Laplaquette avait subi une ablation totale du cerveau afin de perdre les quelques grammes qu'il n'arrivait pas à éliminer malgré son régime draconien, Jacques Léventreur avait été arrêté puis relâché faute de preuves suite à une plainte déposée par un enfant de chœur après une messe célébrée en la paroisse de Saint-Dié, Isabelle Comuncoeur avait quitté Jérôme Bouchdégout pour le facteur, Franck Lebigleux avait enlevé les caméras des toilettes de sa boutique d'optique, sa jeune vendeuse Sophie ayant décidé de reprendre ses études de droits à Épinal. Seul Nicolas Daniels n'avait guère changé, il picolait du matin au soir...

Après avoir posté le colis adressé au couvent de Saint-Dié-des-Vosges dans lequel il n'avait pu s'empêcher de glisser un petit mot tendre pour son ex, Germain rentra chez lui, se regarda dans la glace et s'aperçut qu'il s'était légèrement empâté ces derniers temps. Était-ce le champagne qu'il buvait à toutes les réceptions dans lesquelles il était désormais invité, ou bien cette alimentation riche et ultra calorique qu'il s'octroyait maintenant que ses finances lui permettaient de ne plus rien calculer ? Toujours est-il qu'en se regardant dans le miroir ce matin-là, il ne se plut pas.

Quid de son corps d'athlète qui avait fait rêver la quasi-totalité de la population féminine de Saint-Dié durant sa jeunesse ? Mais même sans remonter si loin, avant la sortie de son recueil de nouvelles, il était encore svelte et pas trop mal foutu. D'ailleurs, Lucie adorait ses cuisses, son cul de sportif, son torse, son ventre plat.

- T'as encore un corps d'adolescent, salopard, lui lançait-elle parfois en lui caressant le sexe tout en le regardant avec un sourire coquin dont elle avait le secret.

L'aimerait-elle encore ce corps qui le narguait ce matin-là ? Pas certain. Même si elle avait fait preuve dans certains cas d'indulgence vis-à-vis de la

plastique masculine, elle avait quand même ses limites. Et Germain se demanda s'il ne les avait pas dépassées.

Il ouvrit son ordinateur portable, trouva le numéro d'une diététicienne, l'appela, prit un rendez-vous la semaine suivante. Il lui fallait reconquérir Lucie, son inoubliable Lucie. Mais avant toute chose, il fallait la sortir de ce putain de couvent. Mais comment ?

*Deuxième
Partie*

1

L'éventuelle sortie de Lucie du couvent Saint-Gilles de la Tourette ne faisait pas que des heureux dans Saint-Dié-des-Vosges et sa région. Et même si Lucie avait réussi à obtenir un entretien avec Mère Isabelle, lui avait exposé son désir de quitter le couvent, de s'éloigner momentanément de Dieu, ne serait-ce que le temps d'une soirée le jour de son anniversaire, privilège d'ailleurs accordé par la Mère Supérieure, dehors, la fronde s'organisait. On ne comptait plus les manifestations anti-libération de Lucie. Un collectif, composé essentiellement de femmes mais également de membres de la communauté chrétienne de la région, s'était même créé afin d'empêcher la tenue de cette soirée qui devait avoir lieu à la salle Carbonnar de Saint-Dié-des-Vosges le jour du quarante et unième anniversaire de Lucie. La quête de Germain s'annonçait ardue. Il se sentait seul, désarmé.

C'est alors qu'une idée de génie lui traversa l'esprit. Il n'était peut-être pas le seul à espérer un retour de Lucie dans la cité vosgienne. Et si tous ces hommes auxquels il pensait, voyaient en la sortie de Lucie du couvent un espoir de vie meilleure pour eux ? Pas impossible.

Il contacta un à un les anciens amants de Lucie, il était peut-être temps qu'ils se rendent utiles. Tous

attendaient tout autant que lui le retour de sa bien-aimée. Pudubèque proposa de s'occuper de l'organisation de la soirée, Chanteclair de l'animation, Longuetige s'engagea à entretenir les abords de la salle jusqu'à la date tant espérée, Grappemolle tint à fournir le pinard. Germain n'était plus seul.

À partir de ce jour, Saint-Dié-des-Vosges fut carrément coupé en deux : d'un côté, les pro libération, de l'autre, les anti. Plus un jour ne se passait sans heurt au sujet de cette improbable soirée...

Il faisait un temps maussade, comme chaque année en cette période dans ce coin perdu de l'Est de la France. Mais Germain était le plus heureux des hommes en ce matin du 28 février 2014.

Un an qu'il ne l'avait plus vue, un an qu'il s'était mis à écrire pour évacuer le trop-plein d'émotions qu'il avait emmagasiné durant les neuf années de sa relation avec Lucie. Une année parfois magnifique faite de succès littéraire, cinématographique, mais une année durant laquelle il n'avait cessé secrètement de penser à elle. Et il allait la revoir ce soir à la Salle Carbonnar, à l'endroit même où il l'avait quittée un an auparavant.

Certes, il ne serait pas seul avec elle, mais il ne serait pas non plus en terrain inconnu puisque l'assistance serait exactement la même que l'année précédente. Pas que la soirée fût privée, non, mais la population de la région avait décidé de boycotter l'événement. Seuls les associés de circonstance de Germain dans ce combat pour la sortie de Lucie du couvent seraient présents. La soirée s'annonçait pleine d'émotions.

Germain ouvrit son téléphone portable pour vérifier si Sarah lui avait répondu. Elle devait être occupée. Elle avait de toute façon décliné l'invitation que lui avait faite Germain, un imprévu de dernière

minute, lui avait-elle lancé. Mais Germain n'était pas dupe. Après tout, il n'avait besoin de personne ce soir, il allait retrouver sa Lucie et c'était là l'essentiel.

Il rentra chez lui, caressa Oscar, monta dans la salle de bains, se déshabilla devant le miroir. Il était fier de lui, Germain. Il avait réussi à retrouver à peu de choses près le corps qu'il avait l'année dernière à la même période. Il ferma les yeux et pensa à Lucie. Il l'imagina agenouillée devant lui, le traitant de gros cochon, tout en le regardant avec son regard coquin dont elle avait le secret...

3

Lorsque Clément Comilrespire arriva sur les coups de dix-neuf heures pour ouvrir la salle Carbonnar de Saint-Dié-des-Vosges, vingt personnes attendaient déjà en silence devant.

Il y avait là un ancien chanteur lyrique professeur de flûte, un chanteur tenancier du bar des Sports, un opticien vicieux, un vendeur de voitures au chômage, un ex basketteur amateur joueur de marelle, un algérien magicien noir, un organisateur de soirées surprenantes ou pas, un ancien photographe historique et artistique désormais caissier chez Leclerc, un jardinier dépressif, un garçon de café fan de Mike Brandt, un culturiste trépané, un architecte cocu, un cul béni mis en examen, un mythomane repent, un juif plus juif que jamais, un informaticien anglais, un ancien directeur de région au fond du seau, un vigneron sans vigne, un restaurateur routier et un alcoolique.

Tout le monde était sur son trente et un, tous ces hommes sauf un : Nicolas Daniels, vêtu comme à son habitude d'un pantalon de survêt troué et d'un vieux pull.

Aujourd'hui, c'était l'anniversaire de Lucie. Germain arriva devant le couvent Saint-Gilles de la Tourette à vingt heures pétantes. Elle en sortit, plus belle que jamais. Ils tombèrent dans les bras l'un de

l'autre et Germain ne put s'empêcher d'essuyer une larme. Ils prirent la direction de la salle Carbonnar où les attendaient les vingt autres hommes.

Il était tout juste vingt et une heures lorsque Germain sortit de la salle Carbonnar, un papier à la main. Il avait visiblement besoin de prendre l'air.

Il avait pensé pouvoir passer outre, mais non, le spectacle était trop difficile à supporter pour lui. Voir Lucie au milieu de tous ces hommes lui était devenu insupportable, il ne pouvait rester une seconde de plus. Il monta dans sa voiture et se dirigea vers son domicile, y récupéra Oscar, son fidèle setter, et conduisit jusqu'en haut de la falaise. Arrivé à destination, après être sorti de son Range Rover, il s'alluma une cigarette et respira profondément. Pourquoi avait-il tant espéré durant toutes ces années être le sauveur de Lucie ? Pourquoi avait-il espéré un changement de comportement de la part de son ex compagne ? Il pensait être capable de l'accepter telle qu'elle était. Mais ce soir, il s'était aperçu que ça lui était impossible. Mais pouvait-il se passer de l'amour de Lucie ? Arriverait-il à vivre sans elle ?

Le lendemain, un promeneur découvrit le corps de Germain Lecornu, une cordelette autour du cou. Les hommes du commandant de Gendarmerie Lorient de la brigade de Saint-Dié-des-Vosges pratiquèrent comme à l'accoutumée des relevés d'empreintes génétiques sur la cordelette. En attendant les résultats, les vingt hommes qui avaient assisté à la soirée à la

salle Carbonnar la veille au soir furent convoqués. Tous fournirent un alibi en béton concernant leur emploi du temps à l'heure présumée du crime, tous sauf un, Nicolas Daniels, qui n'avait aucun souvenir de ce qu'il avait bien pu faire la veille. Il fut incarcéré quelques heures, jusqu'à ce que les autres le disculpent totalement, tous étant restés jusqu'à point d'heure à la salle Carbonnar avec Lucie.

Quelques jours plus tard, les résultats des tests ADN arrivèrent dans les locaux de la Gendarmerie de Saint-Dié-des-Vosges. L'ADN retrouvé sur la cordelette autour du cou de Germain Lecornu était le sien. Germain Lecornu s'était suicidé le 28 février 2014. L'affaire fit grand bruit dans la ville.

Les gendarmes se rendirent au couvent Saint-Gilles de la Tourette que Lucie avait reintégré après la soirée à la salle Carbonnar pour l'informer des résultats des prélèvements et de la conclusion de l'enquête.

Arrivés sur place, ils ne découvrirent dans sa chambre que le corps sans vie de Sœur Lucie, suspendu à une corde. Sous les jambes ballantes de la nonne, un mot griffonné à la hâte :

« Je n'ai jamais aimé que toi, Germain. Désolée de ne pas avoir eu le courage de te le dire. ».